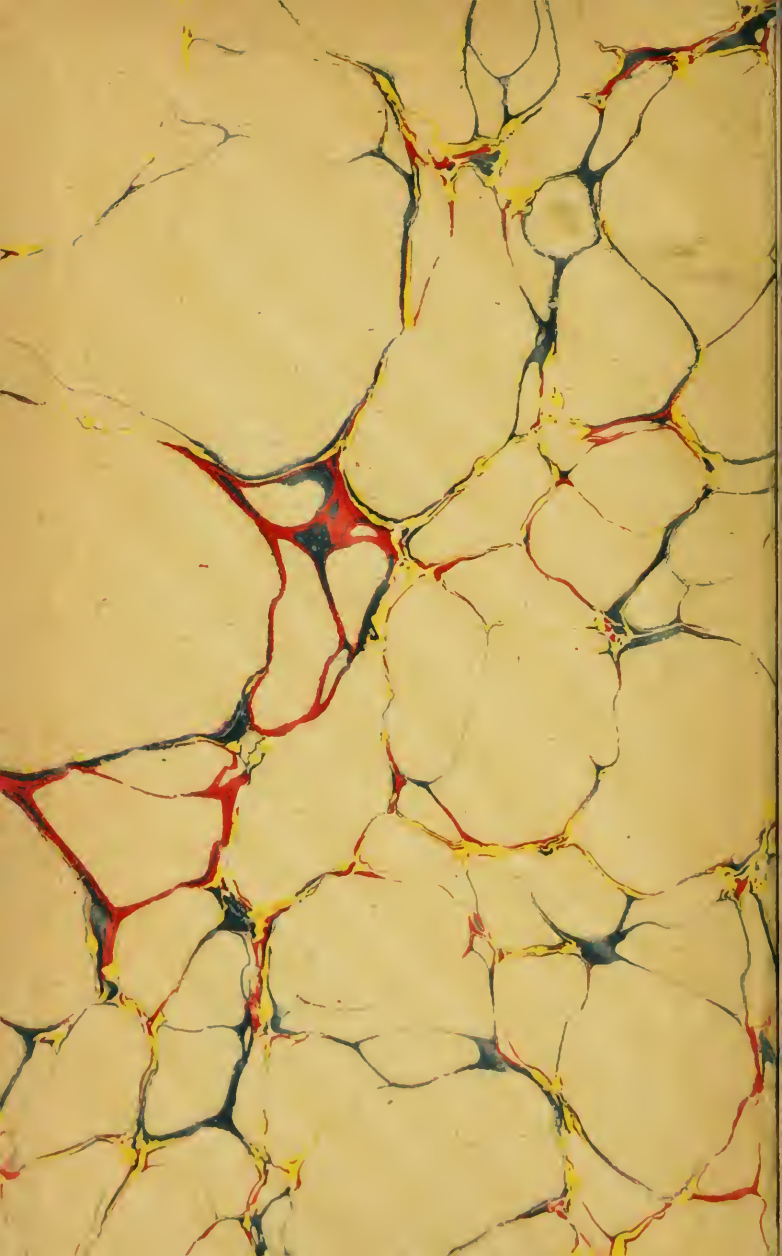


SAC A PAPIER

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES DE GYP

Format grand in-18

AUTOUR DU MARIAGE, 59e édition	1 vol.
CE QUE FEMME VEUT, 14e édition	1 —
ELLES ET LUI, 19e édition	1 —
UN HOMME DÉLICAT, 22e édition	1 —
LE MONDE A COTÉ, 21e édition	1 —
PETIT BOB, 22e édition	1 —
PLUME ET POIL, 17e édition	1 —
LE PLUS HEUREUX DE TOUS, 14e édition	1 —
SANS VOILES, 17e édition	1 —
LA VERTU DE LA BARONNE, 13e édition	1 —

En préparation

AUTOUR DU DIVORCE	1 —

BOURLOTON. — Imprimeries réunies, B.

9.9978

SAC A PAPIER

PAR

GYP & TROIS ÉTOILES

DOUZIÈME ÉDITION

70845
17/7/06

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1886

Droits de reproduction et de traduction réservés

PQ
2347
M653

PRÉFACE

Qu'est devenu le facteur?... Y a-t-il eu crime ou suicide?... On l'ignore.

Ce sac, contenant un volumineux courrier, a été retiré de la Seine par un terre-neuve de nos amis.

L'eau a effacé toutes les adresses, mais quelques lettres, protégées par les enveloppes, sont à peu près lisibles.

I

Cette lettre est presque entièrement détruite; il en reste à peine quelques lignes, que nous croyons devoir reproduire; la lettre semble écrite à un officier.

. . . . . .

..... L'armée doit demeurer étrangère à la politique, cela va sans dire. Mais cette neutralité de l'armée oblige le ministre de la guerre à rendre justice à tous, sans tenir compte des noms propres, des particules qui ne signifient rien, et des origines plus ou moins historiques.

Toute ma politique se trouve dans un volume intitulé : *Souvenirs militaires de* 1804 *à* 1814, par le duc de Fezensac, général de division.

M. de Montesquiou de Fezensac était entré au service comme simple soldat dans le 59e de ligne. Ce régiment faisait partie du camp de Boulogne. Le jeune Fezensac devint sergent. Un jour, il faisait une promenade militaire et marchait en tête de la compagnie, près de son sous-lieutenant. Le temps était beau et les soldats de bonne humeur.

Le sous-lieutenant dit au sergent d'un ton dégagé, en jouant avec son épée :

— Sergent, nous *fons* là une belle promenade.

— Oui, mon lieutenant, — répondit Fezensac, — mais moi qui ai un sac et un fusil à porter, je trouve que nous *vons* un peu loin.

Cherchons, et ni vous ni moi ne trouverons mieux en fait de politique.

Les amis du président de la République peuvent dire :

— *Nous fons là une belle promenade !*

Mais nous, qui portons le sac et le fusil, nous trouvons que *nous vons un peu loin.*

II

Théâtre du Palais-Royal.

Monsieur,

Nous avons pris connaissance du manuscrit que vous nous avez remis.

Évidemment, il y a là une idée de pièce; mais votre inexpérience de la scène noie cette idée dans des détails sans fin.

Si M. Edmond Gondinet consentait à vous aider de ses conseils, nous obtiendrions, sans

nul doute, un résultat satisfaisant pour tous.

Recevez, Monsieur, l'assurance de nos sentiments très distingués.

X... ET Y...

III

Messieurs du parquet,

J'aime les situations franches ! J'ai lu la petite note qui invite l'assassin du père Roussin (dit la Tulipe) à se faire connaître, afin d'éviter au parquet et à la sûreté de longues, pénibles et... peut-être infructueuses recherches.

Je vous ferai d'abord respectueusement observer, Messieurs, que le père Roussin n'est pas mort. On a, il est vrai, tiré sur lui

quelques balles pendant son sommeil, mais elles se sont égarées dans son bois de lit; les coups de couteau qu'il a reçus ont pénétré dans les chairs d'un centimètre à peine, et les brûlures, causées par le vitriol dont il a été arrosé, ne sont qu'au troisième degré; il n'a pas même un œil crevé, il n'est pas intéressant du tout.

Mais l'assassin, Messieurs? avez-vous pensé à lui? Qui vous dit qu'il n'avait pas pour agir des motifs respectables? Il a, d'ailleurs, manqué son coup, et vous voudriez sans pitié le traîner devant la justice? Réfléchissez! Songez quel immense préjudice peuvent lui causer les débats? Songez que vous allez salir une existence jusqu'ici honorable! Et pourquoi? pour donner satisfaction à la mesquine rancune d'un vieillard? Est-ce digne de vous, Messieurs, je vous le demande? Je l'ai dit en commençant, j'aime

les situations franches, et je déclare ici que c'est *moi* qui ai manqué le père Roussin (dit la Tulipe).

Je compte que le parquet me saura gré de simplifier sa besogne, et j'ajoute que je suis à sa disposition pour lui narrer la chose en détail, si c'est nécessaire au classement régulier de l'affaire.

Mais permettez-moi, Messieurs, de rappeler en terminant, que j'entends n'être pas *sérieusement* inquiété, autrement, je suis *journaliste*, et..., je ne vous dis que ça !

AUGUSTE.

Chez Nana (Impasse des Fleurs).

IV

Paris, ce jeudi.

Monsieur,

Je suis désolé de ne pouvoir accepter les deux cents francs que vous m'offrez pour chanter à la soirée de M. le président de la République ; mon prix est de vingt-cinq louis pour deux morceaux.

Recevez, Monsieur, mes hommages respectueux.

SYLVÈRE.

V

Paris, ce jeudi.

Chère sœur, ton fils, au lieu de travailler son droit, s'est fait homme de lettres : il a composé un roman intitulé *Seule*. Une foule de personnages encombrant le récit, il m'a été impossible de terminer la lecture du manuscrit. Malgré mes conseils, mon neveu persiste à donner au public cette œuvre de sa jeunesse.

Les éditeurs ayant tous refusé de publier

Seule, il a pris le parti fort onéreux d'entreprendre l'impression à ses frais. Il ne s'était vendu que treize exemplaires en deux mois, lorsque ton fils a eu recours à ce qu'on nomme, je crois, *la réclame;* invention merveilleuse!

Voici ce que tu liras dans le journal que je t'adresse :

« *Seule* est l'œuvre d'un homme qui a occupé dans le monde les plus hautes positions. En jetant un voile sur son véritable nom, l'auteur a obéi à un sentiment que nous ne saurions approuver; il a craint de froisser le corps diplomatique, auquel il appartient et dont son livre divulgue plus d'un secret. *Seule* est une œuvre à sensation. Jamais écrivain n'a poussé aussi haut l'originalité d'invention, l'étude profonde et curieuse des caractères, la nouveauté et la vérité des types, l'émotion et l'imprévu des péripé-

ties. Le prologue à lui seul est tout un drame, mystérieux, palpitant, terrible! Les pages se succèdent sans se ressembler; il y a, dans les unes, l'imagination si riche d'Alexandre Dumas, dans les autres le style brillant de George Sand; des chapitres entiers semblent écrits par Balzac, et d'autres ont la finesse de Paul-Louis Courrier.

» On ne pourra plus dire désormais que la France manque de romanciers. L'auteur de *Seule* a vu vingt éditions disparaître en quelques jours. »

Voilà, ma chère sœur, ton fils sur le chemin de la gloire. Tu en seras quitte pour vendre un pré ou une vigne.

Ton frère,

CHARLES.

VI

Les Épines, mercredi.

C'est pour me consoler de la campagne que tu me fais du Paris de cet hiver un si lugubre tableau, n'est-ce pas? Tu te dis :

— Cette pauvre Paulette! doit-elle assez rager d'être enfermée aux Épines entre son mari et sa belle-mère!

Et, comme tu es bonne au fond (sermonneuse, mais bonne tout de même), tu veux adoucir ma captivité en me faisant croire que

là-bas, on ne s'amuse pas plus qu'ici... Mais figure-toi que l'ennui atteint ici des hauteurs à donner le vertige à un excursionniste anglais! Mon mari chasse, plante, coupe, défriche, draine, etc... Il ne parle plus que de ses *élèves*, de ses *produits*.

Et il faut les voir, les élèves! ils sont brillants! De malheureux animaux, de races indécises, souffreteux et tristes; des bœufs qui ont l'œil vague et le nez décoloré; des cochons chétifs, aux soies rares; des moutons qui ne frisent pas de bon cœur, et des poulets hérissés, qui ne pondent jamais et doivent manger des cailloux, car ils sont d'un dur! Quand par hasard on en sert un, Joseph lui-même est obligé de l'abandonner, ou d'avaler le morceau tout entier!...

Et les produits! ils ont de beaux cheveux! Les pommes de terre sont si pâles qu'elles font peine à voir, mais en revanche les navets

ont des teintes étranges, qui leur donnent un aspect inquiétant! Quant à *la laitue améliorée* (*!*) elle est devenue, grâce aux soins à elle prodigués par mon mari, si effroyablement amère, que les domestiques eux-mêmes refusent d'en manger, et supplient humblement M. le marquis de laisser tranquille cette malheureuse salade, dont ils se régalaient, paraît-il. Enfin, il n'y a plus ici un légume présentable.

Tous les jours, à table, ma belle-mère *attrape* son fils; critique ses manies, attaque ses goûts, tourne en ridicule ses prétentions d'agriculteur, lui reproche « d'abîmer la terre », d'en diminuer la valeur et même le revenu. Et Joseph se défend comme un beau diable; il affirme que les Épines rapporteront cette année seize mille francs de plus que les années précédentes; il discute; quelquefois il se fâche et va chercher *ses livres*

qu'il fourre sous le nez de sa mère. Madame d'Alaly les repousse doucement, en souriant de son sourire narquois et mauvais, la discussion reprend de plus belle et, tandis que Joseph s'efforce de prouver qu'il *fait rendre à la terre* tout ce qu'elle peut rendre, sa bonne mère s'acharne à lui démontrer qu'il déraisonne. Moi, je fais ksss !... ksss !... ksss !... intérieurement, mais je garde le plus profond silence. J'espère que cette prolongation de séjour sous le même toit que madame d'Alaly aura ceci de bon, que son fils la connaîtra mieux et l'appréciera enfin comme elle le mérite.

Tu vois d'ici la gaieté de notre existence, n'est-il pas vrai? Eh bien, je prendrais encore mon parti de ma belle-mère, mais il y a les voisins !... Oh ! les voisins ! Non, tu ne peux pas imaginer à quel point ils sont exaspérants ! Et les Épines ne sont pas seulement envahies

par les voisins des châteaux, mais aussi par les indigènes de X... (préfecture, soixante mille habitants), dont nous ne sommes qu'à deux lieues !

Dès que notre projet de passer l'hiver à la campagne a été connu, nous avons été inondés de visites, accablés d'invitations. Naturellement ma belle-mère, qui aimerait mieux recevoir des assassins, des pestiférés ou des fous, que de ne recevoir personne, a attiré tant qu'elle a pu ce monde. Et aujourd'hui tout le département défile à la maison, de telle sorte, qu'au lieu de faire les économies en vue desquelles on a passé l'hiver aux Épines, on dépense plus qu'à Paris.

Ah ! ma pauvre Louise ! si tu voyais tous ces gens-là ! Toi si bonne et si bienveillante, tu frémirais de leur méchanceté; une méchanceté noire et bête, qui déchire les réputations, bave sur les intimités, fouille dans

les existences, brutalement, lourdement, avec des raffinements de cruauté inouïs.

Les femmes, ça va encore! Elles sont presque toutes pot-au-feu ou bas-bleus, ce qui ne les empêche pas d'être souvent jolies et aimables; mais les hommes! Bavards, indiscrets, mal élevés, curieux comme des portières! ils compromettent les femmes qui leur cèdent et traînent dans la boue celles qui leur résistent. L'homme de province est cent fois plus méchant que la vieille fille la plus aigrie.

Bien entendu, je suis devenue l'objectif de tous ces messieurs, le sujet de leurs conversations, le but de leurs attaques :

— La petite d'Alaly reste tout l'hiver aux Épines, quelle veine!... on va s'en donner!...

— Parbleu! Elle est drôle comme tout, et on dit qu'elle ne se fait pas prier...

— En ce cas, allons-y!...

— Pas tous ensemble, au moins?...

— Pourquoi donc pas?...

— Si nous tirions au sort pour savoir qui commencera...

Tu crois que j'exagère? pas du tout!... Et, si un naïf hasarde un timide : — Comment, c'est à ce point-là?...

Le chœur répond en le regardant avec commisération :

— La petite Paulette? Mais tout le monde l'a eue!... D'où sortez-vous donc?...

J'ai deviné, aux regards et aux attitudes de *ces messieurs*, quelle idée ils se faisaient de moi; je leur ai donné à entendre qu'ils se trompaient du tout au tout... et ils ont compris qu'ils n'avaient qu'à se replier en désordre sur les beautés locales... qui ne demandent pas mieux. Ce qui n'empêche que chacun aura fait croire aux autres *que je*

n'ai plus rien à lui refuser; pour donner plus de vraisemblance à son affirmation, il l'aura complétée par les honneurs.... approximatifs de ma personne, de telle façon qu'à cette heure tous se disent :

— Tout le monde, alors, excepté moi !

Et chacun m'en veut de *ce que j'ai accordé* aux autres; chacun s'indigne d'une exclusion imméritée, étant donné sa valeur, et inexplicable, étant donné la mienne.

La vérité est qu'on me prête des aventures aussi nombreuses que les étoiles du ciel, et que, parmi ceux qui me les prêtent, il y en a au moins la moitié qui croient qu'elles me sont arrivées. — Songe donc ! une femme de mon âge, qui parle aux hommes sans baisser les yeux ; monte à cheval, (quelquefois même seule avec un domestique! quel scandale !...) saute des obstacles, valse... à tous les temps qu'on veut, se décollette franchement, sans

tulle illusion ni fichu protecteur; porte un soupçon de manches, des jupes plates, dessinant les hanches, et rien dans les cheveux! Une femme qui joue la comédie, chante la chansonnette et adore tous les plaisirs *honnêtes*... ne peut être qu'une femme qui ne *l'est pas!*

Et croirais-tu que ma belle-mère, qui sait parfaitement à quoi s'en tenir sur mon compte, m'a insinué à plusieurs reprises « qu'il vaut mieux faire le mal en se tenant bien, que se bien conduire en se tenant mal », ce qui, paraît-il, est mon cas.

Faire le mal!... *Le mal*, c'est-à-dire, en langage mondain, faire par plaisir ce que je suis obligée de subir par devoir! Plus je réfléchis, moins je comprends les femmes *coupables*, comme on dit; car, en somme, y a-t-il sur terre un monsieur valant un sa-

crifice quelconque? j'ai idée que non, quant à moi!

C'est vrai! prends vingt femmes, pas une ne sera semblable à l'autre: dans l'affection, dans la joie, dans la colère, elle se révèlera toujours différente de la voisine. La femme est un être insupportable à ses heures, je le reconnais, mais infiniment intéressant et varié; l'homme, lui, est toujours le même! l'homme bien élevé, s'entend. Il a en lui une confiance que rien ne trouble, et il est si convaincu de sa supériorité sur la femme, qu'il ne prend même pas la peine de lui dissimuler cette conviction.

Écoute la déclaration de vingt *messieurs*, différents en apparence. Qu'ils soient bruns ou blonds, bêtes ou intelligents, grands ou petits, inélégants ou chics, leurs protestations varieront, très légèrement quant à la forme, mais pas du tout quant au fond. Ils

procèderont avec méthode, faisant ça comme ils faisaient au collège des vers latins ou un discours français. On jurerait qu'ils ont appris à aimer comme ils ont appris le reste, tant leur façon de s'y prendre est monotone et banale. Depuis trois ans que je suis mariée et courtisée, Dieu sait comme ! je n'ai jamais rencontré un monsieur auquel je me sois intéressée plus qu'au voisin. Jamais aucun n'a su faire naître en moi le plus petit sentiment de curiosité ; et pourtant j'en ai entendu, va, des phrases doucement insinuantes ou au contraire brûlantes et soi-disant passionnées ! Ah ! je les sais par cœur !

Nous avons la déclaration tendre, mais un tantinet protectrice, à l'usage des gens superchics qui n'ont pas l'idée qu'une femme quelconque peut leur résister ; la déclaration vanille et orgeat pour petits jeunes gens qui débutent ou bons vieillards qui déclinent ;

la déclaration chevaleresque des militaires convaincus et des provinciaux qui ne le sont pas; la déclaration chaste de l'homme prudent, qui craint de compromettre et surtout d'être compromis; la déclaration mi-partie blague du malin qui tâte le terrain avant de s'y aventurer; la déclaration paternelle du monsieur de quarante-cinq ans, qui cherche à inspirer la confiance et serait cependant désolé d'y parvenir. Il y a même la déclaration sincère pour « homme vraiment épris » qui grille de réussir; celle-là est généralement plus mal dite, mais pas plus convaincante que les autres, à mon avis.

Ma belle-mère ne me pardonne pas de... décourager carrément les gens qui me font la cour; elle insinue qu'il y a manière de ménager les susceptibilités, sans pour cela rien accorder. C'est tout à fait la femme des justes milieux, madame d'Alaly! Elle me

dit que, quand Joseph se présentera aux élections, (car il paraît qu'il doit se présenter aux élections), mon attitude lui nuira *dans le pays*.

Or j'apprends ici que jadis ma belle-mère passait, dans ledit pays, pour ne pas *décourager* les électeurs influents de son mari ! Feu d'Alaly a été député pendant vingt ans grâce à sa femme, qui, paraît-il, travaillait ferme pour le faire nommer. Quant à moi, mon affection pour Joseph ne m'entraînera jamais aussi loin, mais je voudrais bien qu'il entendît les bons conseils que me donne sa respectable mère.

Passe donc chez Caroline, veux-tu? et demande-lui de m'envoyer deux robes de bal renversantes de simplicité. Ça fait enrager les gens d'ici; ils ne comprennent que les toilettes constellées de broderies et ruisselantes de perles.

Écris-moi tout ce que tu fais; raconte-moi ce qu'on joue, ce qu'on dit, ce qui se passe à Paris! Je voudrais tant y être! Malheureusement, je crois que nous allons rester un mois encore ici! Je m'y ennuie si fort que je regrette presque le couvent! Te souviens-tu du temps où madame de Prémorel me criait de sa voix de crécelle :

— Paulette d'Hautretan, vous copierez quinze fois le verbe *raisonner* pendant la récréation du goûter!

— Quinze fois, Madame, mais elle ne dure qu'une demi-heure, la récréation du goûter!...

— Taisez-vous!... ou je double la punition!...

Certes nous ne nous amusions pas follement, n'est-ce pas? mais en comparaison d'aujourd'hui...

Me plains-tu, au moins? Te rends-tu compte

de ce que c'est que dix mois de cage entre ma belle-mère et mon mari? Madame d'Alaly..., je te la raconte, et, quant à Joseph..., tu le connais...

Je t'embrasse de tout mon cœur.

PAULETTE.

Je m'ennuie tellement, tellement!..., que j'ai presque peur de rencontrer enfin un monsieur qui soit quelqu'un au lieu d'être tout le monde, parce que... dame!... Tu comprends?...

VII

. . . . . .

En flânant par les boulevards, je me suis arrêté devant une gravure intitulée *Mon ancien régiment*. J'ai été ému jusqu'aux larmes, moi qui ai vu d'un œil sec tant de sang répandu.

Le tableau représente un champ situé près d'une route. Par cette route, s'avancent des escadrons de dragons. Le colonel marche en tête du régiment et, derrière lui, dans un peloton éloigné, l'étendard recouvert de sa

robe de cuir, se balance au milieu des cavaliers.

A deux pas de la route, dans le champ, un paysan est debout en habit de travail, la main droite au front et l'œil fixé sur le régiment qu'il salue. C'est l'ancien régiment du paysan. Ce casque, qui brille au soleil, a reposé sur sa tête ; ce sabre, qui bat l'éperon gauche s'est balancé à son flanc. L'un de ces chevaux a peut-être été le sien, et, lorsque la musique fait entendre sa grande voix, le pauvre paysan qui reconnaît ces accents croit en vérité que son régiment l'appelle à lui :

— Regarde bien, paysan de France, regarde bien ton ancien régiment qui passe, tu ne le reverras plus jamais !

Ce cri était sur mes lèvres à la vue du paysan près de sa charrue. Comme lui, nous avons le culte de notre ancien régiment. Toi et moi sommes peut-être les seuls survivants,

quoique l'âge ait courbé nos fronts. Ces braves camarades si joyeux reposent aux champs de Forbach et de Metz, de Frœschwiller et de Sedan. Nos chevaux fiers et rapides sont tombés sous les obus, les boulets et la mitraille; nos dragons n'ont pas revu le foyer où le vieux père les attendait; enfin notre étendard, que jamais Allemand n'eût enlevé sur le champ de bataille, a été livré dans l'ombre par des mains françaises!

Ah! mon vieux camarade, nous ne rencontrerons plus notre ancien régiment! Avec lui, nous avions vu la Belgique, la Crimée, le Mexique, l'Italie. Dans nos rangs, on faisait de longs récits de victoires; les Bugeaud, les Lamoricière, les Bedeau, les Changarnier, les Pélissier étaient de nos amis de père en fils, sans interruption d'un jour; nous descendions des soldats du pont d'Arcole, d'Austerlitz et de Wagram.

Il y avait moins loin de notre régiment à ceux de Fontenoy, que de nous à ceux qui nous succèdent. La bravoure sera la même, mais l'esprit militaire s'éteint de jour en jour, parce que tout le monde vient s'asseoir au banquet où seuls les élus prenaient place. On traverse rapidement un régiment, mais on n'a plus *son* régiment, où l'on parcourait une longue carrière.

Sous l'ancienne monarchie, un régiment était fier de ses anciens qui conservaient les traditions du corps ; ils vieillissaient et mouraient sous le drapeau du régiment. Champagne avait son vieux sergent âgé de quatre-vingt-quatorze ans; le régiment Royal était fier de son caporal qui atteignait sa quatre-vingt-treizième année, et le régiment d'artillerie de La Fère montrait son canonnier *Bras d'Or*, parce que, sur sa manche, huit chevrons d'or, de sept ans chacun, se dessi-

naient fièrement. Le régiment de Vermandois-Infanterie, avait sa compagnie de centenaires, qui marchait au centre des colonnes, et les dragons de Condé plaçaient deux octogénaires à la garde de l'étendard.

C'était la leçon du respect, l'expression de la reconnaissance pour les services rendus. Ainsi se fondaient les familles régimentaires, qui perpétuaient l'esprit de corps.

Désormais il n'y aura place à l'ombre du drapeau que pour la jeunesse, jeunesse d'un jour, qui ne songera ni au passé, ni à l'avenir, et se bornera à maudire le présent qui se nomme *caserne*.

En repoussant son vieux soldat, la France ne le remplace pas par un jeune soldat, mais elle se prive *du soldat*. C'est pour la patrie un immense malheur qui pèsera sur l'avenir. La France aura des troupeaux d'hommes à ne savoir qu'en faire, mais l'esprit de sacrifice

sera mort. Peut-être, un jour viendra où la guerre sera inévitable? Dieu veuille que, ce jour-là, en voyant passer la foule désordonnée, la France ne s'écrie pas :

— Rendez-moi mon ancien régiment!

N'est-ce pas que c'est vrai, mon vieux camarade, il n'y a plus ni discipline, ni drapeau?

Réponds-moi vite, j'ai besoin d'entendre une voix amie me dire que j'ai raison.

BERTRAND.

VIII

Théâtre de l'Ambigu.

« Monsieur,

» Votre drame est bien charpenté, mais il faut y ajouter un rôle pour Dailly, et la note *moderne* qui plaît à notre public.

» Demandez donc à M. Edmond Gondinet (bien que ce ne soit pas son genre habituel), de donner à *la Croix de ma*

mère le je ne sais quoi qui lui manque.

» Je vous prie, Monsieur, d'agréer l'expression de mes sentiments distingués.

X..... »

IX

Jeudi, 4 heures.

Il s'absente demain pour toute la journée ! Je lui ai persuadé d'aller à Chartres, demander à un de ses amis un renseignement dont il a besoin pour son ouvrage sur *la Pluralité des mondes !*

Il part à midi et ne revient que par le dernier train, à une heure du matin, je crois.

Je consens à vous accorder cette journée,

mon ami! Je n'ose demander ce que vous en voudrez faire, je crains de le deviner? mais qu'importe?... Je ferme les yeux et m'abandonne à vous avec confiance; dites-moi bien que je ne le regretterai pas plus tard?...

A demain.

CAROLINE.

Attendez-moi à deux heures, dans un fiacre, à la station de la place de la Madeleine (un fiacre *dans la file)*; de cette façon, si par malheur quelqu'un m'y voyait monter, ça aurait l'air tout naturel.

X

Jeudi, 4 heures.

Ma Louloute,

Je puis t'offrir enfin une journée complète !

Je suis parvenu à amener ma femme à me conseiller d'aller demain à Chartres !.. Oui !.. Elle m'envoie à Chartres, voir un de mes amis (qui est revenu à Paris depuis plus d'un an) ! Et pourquoi m'envoie-t-elle chez

cet ami ?... Pour lui demander un renseignement dont j'ai besoin pour mon grand ouvrage sur *la Pluralité des mondes!* C'est un comble!... l'ouvrage en question n'ayant jamais existé que dans mon imagination; grâce à lui, j'explique mes longues sorties, en prétextant des recherches compliquées dans les bibliothèques nationales ou autres.

A demain, Louloute, j'embrasse tes petites oreilles roses.

Ton

ÉMILE.

P. S. — J'arriverai à midi, et je ne *reviens de Chartres* que par le dernier train de nuit !

Hein ? quelle noce !!!

XI

Lunéville, mercredi.

Mieux que personne je puis répondre à la question que vous posez dans votre journal. J'étais, en 1830, professeur de mécanique à l'École d'application de l'artillerie et du génie à Metz. Quelques jeunes gens de la ville, ayant peu de confiance dans le patriotisme du gouvernement, imaginèrent de créer une *ligue des patriotes*. De nouveaux sous-lieutenants, à peine sortis de l'École polytechnique, se

firent admettre dans la « ligue ». Le ministre de la guerre désapprouva leur attitude et défendit aux militaires de s'engager dans cette ligue. Les uns obéirent, les autres résistèrent. Ces derniers furent mis en retrait d'emploi.

En vieillissant, les ligueurs de 1830 ont oublié leurs serments. Presque tous sont devenus, peu à peu, courtisans fort habiles et fort heureux ; aux derniers jours de l'Empire, plus d'un sommeillait sur son siège de sénateur.

Moi-même, vice-président de la ligue, ardent patriote, orateur fougueux, j'ai oublié mes erreurs de jeunesse, à l'heure même où le maréchal Soult, ministre de la guerre, publia son ordre du jour contre la ligue des patriotes : « *La seule ligue des patriotes*, — disait le vieux maréchal, — *est l'armée française.* »

Depuis 1830, cette ligue-là a répandu des torrents de sang pour la patrie, tandis que

l'autre a joué sa petite comédie, plus lucrative qu'on ne pense.

Il est un métier bien rétribué en ce siècle, c'est celui de *sauteur*.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

UN VIEILLARD LORRAIN.

XII

Paris, jeudi.

Je n'épouse plus madame de B..., mon cher Maurice, et je n'ose faire part à ta mère de ce changement subit de résolution. C'est toi que je charge de remplir cette mission *de confiance;* voici pourquoi : madame de Préault est, — involontairement et sans s'en douter, — cause de ma retraite précipitée. Quand elle m'a vu ridiculement amoureux de votre jolie amie, elle m'a offert de

tâter le terrain, de savoir si cette veuve n'était pas inconsolable, et si, le cas échéant, elle m'accepterait pour consolateur? Or ta mère m'écrit hier que madame de B... consent à se dédommager par un second mariage des déboires du premier; jusque-là, ça va bien, mais malheureusement, elle ajoute : « Madame de B... est une perle, mon cher enfant, ce n'est pas seulement une jolie femme, c'est *une femme à principes.* »

Mon ami, ce mot me fait reculer ! Ne t'imagine pas que je suis fou? Non, mais j'ai connu, dans ma vie, une *femme à principes*, et celle-là m'a guéri de toutes les autres !

Mon *roman* tient dans ces quatre lettres que je t'envoie; tu les feras lire à madame de Préault (si tu le juges convenable); dans tous les cas, tu m'excuseras près d'elle, et tu lui annonceras qu'une lettre à son adresse suit immédiatement celle-ci. Je n'ose

pas m'expliquer nettement avec elle, mais je tiens absolument à la remercier de sa si obligeante bonté.

Je te serre de tout cœur la main, et je compte sur ton éloquence.

BERNARD.

Je suis convaincu que, *malgré* ses principes, madame de B... est un ange, mais que veux-tu? J'aurais trop peur!...

MA PREMIÈRE LETTRE A Mme X...

Paris, 20 juin.

Vous savez que je vous adore, Madame, et vous me faites beaucoup souffrir! Pourquoi, depuis que je vous ai avoué le profond amour que j'ai pour vous, n'avez-vous plus daigné vous apercevoir de ma présence?

Pourquoi évitez-vous de vous rencontrer avec moi? Peut-être seriez-vous moins impitoyable, si vous saviez à quel point je vous aime! Mais tout en vous est incompréhensible et irritant. Votre beauté me rend fou; votre vertu, qui semble mépriser les choses d'ici-bas et planer au-dessus d'elles, me paralyse et m'intimide. « Intimidé », moi? c'est bien, je vous le jure, la première fois que cette sensation désagréable est éprouvée par votre serviteur

BERNARD.

Répondez-moi un mot, je vous en prie! et que ce mot soit « oui »; dites?... le voulez-vous?

SA RÉPONSE

Paris, 22 juin.

Comment osez-vous m'écrire au risque de me perdre ; si cette lettre était tombée entre les mains de mon mari ! Vous ne savez donc pas que nous autres bourgeoises, nous avons des « principes » que rien ne peut faire sombrer ; qu'élevées par de vertueuses mères, nous sommes vertueuses comme elles, dussions-nous même en souffrir toute notre vie ? Si je vous disais que c'est par amour pour mon mari que je lui suis fidèle, vous ne me croiriez probablement pas ; certes, il est excellent, mais enfin c'est un vieillard. Il y a des gens âgés qui sont gais, vifs, bien portants, et peuvent malgré tout, être des maris parfaits ; mais lui est vraiment un

vieillard; il en a le caractère et tout le reste.

Si pénible et si vide que soit, dans de pareilles conditions, l'existence d'une femme de mon âge, je la supporterai pourtant sans jamais faillir.

Je sais que, dans votre monde, tromper son mari est absolument de mise. C'est même le complément indispensable de la haute vie, le brevet définitif d'élégance; cela s'appelle « s'amuser », et l'on a pour ce genre de peccadille, des paroles de bienveillant encouragement. Chez nous, c'est absolument différent; pourquoi donc vous adresser à moi, alors que tant d'autres seraient heureuses de vous accorder ce que je refuse?

Oubliez-moi et cherchez ailleurs; c'est ce qu'il y a de mieux à faire pour tous deux, car je vous le répète, j'ai des principes, et vous n'obtiendrez rien de moi jamais, alors même

que, ce qui n'est pas, j'éprouverais pour vous la plus violente passion.

Quelle drôle de chose cela doit vous sembler, n'est-ce pas, une femme qui a « des principes » ! Avouez que si l'on disait cela d'une inconnue, vous vous représenteriez un laideron ridicule, habillé comme les illustrations de Berquin, et lisant Walter Scott avec délices? Je me rends bien compte à quel point cet assemblage de mots : « femme » et « principes », doit vous choquer. Vous ne croyez pas à la vertu des femmes, parce qu'elles vous ont appris à n'y pas croire; vous ne comprenez pas que l'on oublie avec joie, dans l'accomplissement du devoir respecté, les ennuis et les tristesses d'une existence incolore, privée de ces jouissances dont les femmes de votre monde ne sauraient se passer. Si vous ne voulez pas m'offenser gravement, me peiner profondément, vous ne me

parlerez plus jamais de tout ceci. Ma situation dans le monde est excellente; je suis reçue chez madame votre tante, et vous savez que n'entre pas qui veut chez elle. Ma réputation intacte est mon blason, à moi; j'y tiens autant que vous au vôtre, et, pour rien au monde, rien, entendez-vous bien, on ne me le ferait compromettre. Je n'ai d'ailleurs aucun mérite à résister; je ne comprends ni sentiments, ni sensations, et je me suis demandé souvent ce que peut être ce phénomène bizarre qu'on nomme « l'entraînement »? Il paraît qu'il y a des gens qui le connaissent? que, pour lui, des femmes foulent aux pieds vertu, honneur, famille! Grâce au Ciel, je ne serai jamais une de celles-là!

C'est bien fini, n'est-ce pas? Vous renoncerez à toute idée galante; vous consentirez à voir en moi ce que je suis : une bonne bourgeoise, une brave mère de famille,

éprise bêtement de ses devoirs, et par cela même indigne d'attirer les hommages d'un élégant mondain tel que vous.

Je devrais vous en vouloir d'avoir cru à une victoire « possible » ! Nous avons la coquetterie de notre vertu, comme d'autres ont celle de leur beauté, et nous ne permettons pas qu'on lui soupçonne le plus léger défaut de cuirasse.

Je vous pardonne, à condition toutefois que vous serez dorénavant d'une discrétion et d'un respect exemplaires, et vous prie de croire à mes sentiments distingués.

E...

MA DERNIÈRE LETTRE A Mme X...

Barèges, 27 juillet.

Par ma foi, Madame, vous vous êtes superbement moquée de moi ! Je suis un nigaud de la plus belle eau ; j'ai été si lourdement bête, que je n'ai même pas le droit de me plaindre ! J'avais cru à vos protestations de vertu ; mon Dieu, oui ! J'avais tout cru ! J'avais baisé votre lettre, en déplorant la fatalité qui m'avait empêché de vous connaître alors que vous étiez libre, et de vous donner mon nom ; j'avais caressé la sinistre pensée d'étrangler furtivement cet excellent M. X... afin de lui succéder... régulièrement ; enfin, j'étais fou, et, du reste, je le suis encore, sans cela je ne vous parlerais pas de moi.

Il y a quinze jours, j'ai fait une chute de

cheval qui m'a fort abîmé la jambe, et mon médecin m'a ordonné Barèges pour me remettre d'aplomb. J'ai été exaspéré d'abord contre lui, mais à présent je ne lui en veux plus, car, depuis trois jours que je suis dans cet horrible trou, j'ai appris des choses... qui à elles seules eussent valu le voyage !

Il paraît, Madame, que, depuis quatre saisons déjà, vous distribuez abondamment vos... faveurs, aux nombreux officiers en villégiature à l'hôpital militaire. Le fait m'a été affirmé en termes... naturalistes, je vous assure; et, comme je me refusais énergiquement à croire ce que je traitais d'effroyable calomnie, on m'a conduit hier au bord du « bastan » où l'on m'a montré votre « petite maison ». Je vous ai vue entrer à une heure, suivie bientôt d'un superbe major; tantôt, je vous ai également épiée, mais c'est un tout jeune sous-lieutenant qui a... pris la semaine.

La constatation de ces faits divers, Madame, n'a d'autre but que de poser ma candidature, et de prendre rang, à temps, au tableau d'avancement. Il me semble que, sans être un Adonis, je suis aussi bien que le lieutenant Cantalou et mieux que le major Lasoupante? et puis là, vrai, vous me devez bien un petit dédommagement, après la plaisanterie un peu forte que vous m'avez faite, car vous reconnaîtrez, si vous êtes « quelquefois » franche, que la lettre que j'ai reçue et portée depuis lors sur mon cœur comme une relique, frise fort ce qu'on appelle vulgairement la « fumisterie ».

Je ne vous aime évidemment plus de la même façon qu'à Paris, mais je vous aime ou plutôt je vous désire plus que jamais.

Vous n'avez aucune raison de me repousser, puisque je sais tout, et, à présent que je ne serai plus gêné par votre auréole

de vertu (car elle me gênait positivement), vous verrez !

Je mets à vos pieds, Madame, l'hommage de mon profond respect (!!!)

BERNARD.

SA RÉPONSE

Barèges, 28 juillet.

Il me semble, Monsieur, que vous interprétez mal ma conduite, et que vous donnez à certaines choses une importance qu'elles n'ont que dans votre imagination.

Quel rapport voyez-vous entre devenir la maîtresse d'un homme tel que vous, et faire... ce que je fais (malgré moi, croyez-le bien !)

Ici, je suis entourée de gens qui ne me connaissent pas, que je ne reverrai jamais ; vous, je suis destinée à vous retrouver par-

tout, et il serait contraire à ma ligne de conduite d'avoir un amant que je rencontrerais dans le monde. Sans doute, vous êtes charmant, et vous le savez bien, mais ce que vous croyez un argument en votre faveur est précisément ce qui plaide le plus éloquemment contre vous. Où il y a plaisir, il y a faute, et je croyais vous avoir nettement expliqué que jamais je ne céderais à aucun entraînement. Je ne suis pas de ces femmes qui manquent à leur devoirs, et se rient impunément des préjugés et des conventions sociales, que l'on m'a appris à respecter.

Les allures du monde dans lequel vous vivez ont faussé votre esprit, et peut-être aussi votre cœur; si vous ne comprenez pas le sentiment qui me fait agir comme je le fais, je vous plains, voilà tout !

Mon irréprochable réputation m'a créé, à Paris, une situation enviée de toutes les

femmes, et je renoncerais à tout cela? Pourquoi? Parce que vous avez surpris certains... détails de ma vie, et qu'il faut payer votre silence? Eh bien, non, Monsieur, il n'en sera pas ainsi; allez donc raconter ce que vous savez, dans le salon de la duchesse! on vous rira au nez, et personne ne vous croira : « Madame X..., la vertu même, à laquelle tous les hommes les plus élégants, ont successivement fait la cour sans arriver à rien? Quelle mauvaise plaisanterie! » Et vous en serez pour vos frais d'éloquence et votre déplacement.

Mais vous êtes homme d'esprit, je le sais; homme d'honneur, je le suppose; je crois donc n'avoir rien à craindre de ce côté, et suis sûre que votre discrétion égalera ma réserve.

Restons bons amis, —rien de plus, — et, au lieu de me railler, plaignez-moi bien plutôt, hélas!...

Dieu, qui a fixé la durée du jeûne des pêcheurs à quarante jours, pour expier toutes les fautes de l'année, était plus indulgent que vous; je reste ici vingt et un jours : par conséquent, mon carême, à moi, dure pendant les trois cent quarante-quatre autres; il me semble que c'est suffisant comme cela!

Cela dit, j'espère que vous ne m'en voudrez pas, et que vous comprendrez bien que je ne puis rien vous accorder, parce que cela serait contraire à mes principes.

E.....

XIII

Paris, jeudi.

Monsieur,

Malgré tout mon désir d'être agréable à M. le président de la République, il m'est impossible de me faire entendre à la fête de l'Élysée pour moins de mille francs.

C'est mon prix unique, et, même pour avoir

l'honneur de chanter à la présidence, je ne veux pas baisser ce prix.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

STELLA.

XIV

Mon cher ami,

Je suis toujours précepteur des enfants de monsieur le marquis de Blagagnac. J'habite un vieil hôtel entre cour et jardin, rue de Varennes, en plein faubourg Saint-Germain. Quoique fils de meunier et voltairien, l'atmosphère où je vis m'a presque transformé en gentilhomme ; parler peu est dans mon rôle. J'écoute et j'approuve par un sourire aristocratique : les vieilles douairières ont deviné

que j'appartenais à une noble maison ruinée par les révolutions; M. le marquis lui-même ignore, ou semble ignorer, que le moulin de mon père est une propriété nationale, détachée d'un domaine de la maison de Condé.

Ne soyez pas trop sévère à mon égard, et songez que ma position délicate m'oblige à quelques concessions. M. le marquis et madame la marquise font aussi des concessions dans l'intérêt de leur famille, de leur considération, de la fortune de leurs enfants.

M. le marquis était veuf et vivait obscurément dans un village de la Beauce. Son humble demeure avait pris le nom de château de la Savonnière. C'est dans ce village, que la riche veuve de M. Dubreuil, marchand de volailles à Houdan (Seine-et-Oise), vint le chercher. La veuve Dubreuil fut en peu de temps marquise de Blagagnac. L'année suivante, le fils aîné du marquis, jeune homme

de vingt-cinq ans qui voyageait en France, découvrit en Auvergne une grande héritière fille d'un marchand de mulets. Mademoiselle Aurélie Lathuile, fille du père Lathuile, fut admise dans le noble faubourg sous les noms d'Aurore de la Thuilerie, comtesse de Blagagnac.

Le fils du marquis, né de son premier mariage; parle rarement de l'Auvergne et jamais du beau-père Lathuile.

Il faut être sans préjugés aristocratiques ou démocratiques, pour naviguer dans les eaux de cette noblesse douteuse et de ces petits bourgeois gonflés de vanité.

Les enfants de ce noble faubourg ont presque tous deux grands pères; l'un abrité sous son arbre généalogique et fier de ses portraits de famille; l'autre, enfoncé dans la marchandise, courant les foires, trichant à l'occasion, comptant son or, le pesant, le ca

chant, jusqu'au jour où le descendant d'un croisé s'arrêtera devant sa caisse, en adressant à la fille de la maison le sourire qui charmait madame de Montespan.

Lorsque mes élèves me parlent de leur grand-père, j'éprouve un embarras, ne sachant s'il faut chercher à l'Œil-de-Bœuf ou à l'arrière-boutique.

Ces comédies se prennent au sérieux depuis des siècles. Les ancêtres de M. le marquis de Blagagnac nommaient cela « fumer leurs terres ».

En tous cas, ils sont moins sots que leurs dupes les Dubreuil et les Lathuile. Ceux-ci se condamnent à une vie de labeur; ils s'imposent de rudes privations, supportent une constante infériorité et finissent par conquérir la fortune.

Une stupide passion s'empare d'eux, ils deviennent vaniteux, et, rompus aux marchés

de toute sorte, ils achètent un gendre comte ou marquis. Leur fille joue son rôle à merveille; elle apprend ce qu'il faut dire et ce qu'il faut cacher, et l'on en voit qui méprisent leur vieux père, le marchand !

Un pauvre précepteur tel que moi souffre en voyant ces choses. Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, il y a dans toute société civilisée une aristocratie qui exerce une influence; tantôt par sa naissance et tantôt par sa fortune. Quelquefois, dit-on, la vertu, les services comptent pour quelque chose. Quoiqu'il en soit, je vis dans un milieu aristocratique que les révolutions n'ont pu anéantir. Je vois l'homme qui fera partie des classes dirigeantes, mais je vois aussi ses deux grands-pères... Alors, un trouble extrême s'empare de mon esprit, et je me demande si le danger de l'avenir est dans cet ouvrier qui fait peur, ou dans cet hôtel où l'on tremble?

Mes chers petits élèves apprennent de moi que leurs aïeux ont brillé aux croisades; il faudra bien que je leur dise un jour que leurs grands-pères maternels ont pris la Bastille le 14 juillet. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

XV

Théâtre du Gymnase.

Pas trop mal venue, la pièce ! Mais ce n'est pas encore ça ! Il faut, mon ami, porter vos trois actes à quelqu'un du métier, qui bouche les trous, corse l'intrigue, fignole le dialogue, dessine nettement les caractères indécis, et bourre le tout de mots infiniment spirituels ! Croyez-moi, allez chez Gondinet, et *fléchissez-le !...*

Bien à vous,

X...

XVI

Paris, jeudi.

Mon colonel,

Daignez me pardonner la petite lâcheté que j'ai dû, bien malgré moi, commettre hier.

Il passait près de nous, lorsque j'ai eu l'honneur de vous rencontrer rue Royale, un parent du ministre de la guerre; cet individu vous connaît, mon colonel, et il m'eût

dénoncé comme suspect pour avoir, étant en uniforme, *salué le duc de Chartres*.

Or je suis pauvre, marié, père de famille, et je n'ai guère que ma solde pour faire vivre un petit monde qui sans elle serait dans la misère; j'ai songé à tout cela, je n'ai pas osé saluer quand même, comme c'était mon devoir, et je suis aujourd'hui profondément honteux de cette faiblesse. Pourquoi faut-il vivre dans cet horrible temps troublé, où ceux-là même que nous méprisons le plus sont ceux qu'on nous force à saluer le plus bas?

Mon colonel, vous me pardonnerez, n'est-ce pas? Vous savez bien que — tout républicain que je suis, — je vous aime et je vous regrette, comme nous vous aimons et vous regrettons tous.

S'il nous revient jamais un ministre *non politique* et intègre, j'irai, mon colonel, vous

demander d'oublier ma vilaine action, et vous renouveler, si vous voulez bien le permettre, l'assurance de mon respect et de mon affection.

DUVAL,

chef d'escadron au 60e dragons.

XVII

. . . . . .

. . . . . .

J'ai voulu être magistrat, parce que la pensée, bien plus que l'action, convenait à ma nature amie du travail; un vague septicisme hantait mon esprit et je cherchais un abri dans les livres de la loi. Quoique fort rebelle à l'Église, on m'a accusé de cléricalisme. Le fait est que mes croyances religieuses et politiques sont le fruit de l'expérience.

Une immense préoccupation pèse sur ma vie. Le nombre des crimes augmente de jour en jour. Le crime se commettait autrefois sur le grand chemin, la nuit, et l'assassin était un homme de quarante ans, corrompu dans la prison. Maintenant, le crime est commis au foyer même de la famille, par le fils âgé de dix-huit à vingt ans, qui tue le père ou l'aïeule pour voler les économies de la vieillesse. L'heure du crime est le milieu du jour. Il a lieu au centre de Paris aussi bien que dans la paix des villages, et toutes les classes de la société fournissent au crime leur contingent.

Les gendarmes ne suffisent plus aux arrestations, et les prisons sont déjà trop étroites. Sur vingt personnes qui composent à Paris un commencement d'attroupement, douze ou quinze sont armées de revolvers. Les femmes elles-mêmes savent charger,

viser et tuer, lorsqu'elles n'ont pas en poche le flacon qui défigure et aveugle.

Le matin et le soir, les vendeurs de journaux crient à tue-tête :

— *Voyez le nouveau crime de....*

En effet, chaque jour a son crime, plus ou moins mystérieux, plus ou moins dramatique.

Le peuple se familiarise avec ces récits ; il les lit avidement, les commente, et prend souvent parti pour l'assassin contre le juge.

Si l'assassin prouve qu'il a été poussé au crime par une passion, il devient populaire.

En présence du mal, qui chaque jour augmente, quel sera le remède ? Doubler la gendarmerie, dira l'un ; élargir les prisons, dira l'autre ; inviter le chef de l'État à laisser exécuter les jugements, soutiendra un troisième.

Mon avis est tout autre.

Mais je voudrais, avant de faire connaître cet avis, jeter un coup d'œil sur la société telle qu'elle apparaît à un magistrat philosophe. J'ai lu plus de pages de Voltaire, de Dupuis et de Volney, que de pages de Fénelon, de Bossuet et de Massillon, ce qui me donne quelques droits au titre de philosophe. Cela posé, je vous dis que la société se compose d'heureux et de malheureux, de riches et de pauvres, d'instruits et d'ignorants. Les malheureux, les pauvres, les ignorants ne peuvent échapper aux tentations. Autour d'eux, ils voient les heureux, les riches, les instruits, jouir de tous les biens de la terre. Eux, les malheureux, labourent cette terre, l'ensemencent, puis tendent presque la main pour demander leur pain de chaque jour. L'hiver, ils tremblent de froid sous le chaume ou dans la mansarde, et le jour vient

où le brancard les dépose à la porte de l'hôpital.

Vous ne craignez pas de dire à ces gens qui souffrent : « Secouez le joug du passé ; brisez les idoles forgées par les siècles, soyez libres penseurs, jouissez comme nous... »

Et vous ramenez vers la terre, où son corps souffrira, le malheureux que les croyances avaient élevé jusqu'au ciel, où son âme goûtait le repos.

Entrez dans une église à l'heure où les cérémonies ont cessé, où le prêtre s'est éloigné, et vous verrez des femmes, des vieillards, des hommes dans la force de l'âge, de petits enfants agenouillés aux angles obscurs, les mains jointes, et le front courbé. Soyez sûrs que tous sont malheureux du corps ou de l'âme. Ils viennent là chercher une consolation, une espérance, un rayon du ciel.

Louis XV avait dit :

— Après moi le déluge !

Son héritier monta sur l'échafaud, après avoir souffert un long martyre.

Vous dites aussi :

— Après moi le déluge !

Prenez garde de condamner vos fils et votre patrie au martyre qui est l'expiation suprême.

Augmenter la gendarmerie, élargir les prisons, fêter les libres penseurs, ne sont pas des remèdes au mal. Il n'en est qu'un : c'est de réveiller les croyances religieuses, qui parlent d'une autre vie.

Vous croyez défendre la liberté de conscience, et vous laissez à chacun le droit de faire son choix. Mais pour choisir entre deux choses, il faut pouvoir les comparer. Vous avez donc le devoir d'enseigner au peuple la religion, afin qu'il puisse la comparer à la libre pensée. Or, vous défendez au maître

d'école, dans le village, de mettre sous les yeux du paysan ce petit livre qui aurait fait son bonheur et qui se nomme le catéchisme.

Et, pendant que vous arrachez ce livre de ses mains d'enfant, vous l'obligez à lire des choses qu'il ne comprend pas. Puis vous lui dites : *Choisissez, vous êtes libre !*

. . . . . .

XVIII

CAVES DE BICÊTRE
Vins fins et ordinaires
Eaux-de-vie, etc.

Monsieur,

Nous n'avons pas de vin à 0 fr. 45 le litre, (même au campêche). Nous regretterions beaucoup de perdre la fourniture du bal de l'Élysée, mais nous espérons que vous voudrez bien mettre 0 fr. 75, afin d'avoir quelque chose de bon, ou du moins d'inoffensif.

En attendant de nouveaux ordres, nous avons l'honneur d'être vos empressés serviteurs.

THOMAS ET Cie.

Pour le vin de champagne, il n'y a pas au-dessous de 1 fr. 30 la bouteille.

XIX

Paris, jeudi.

Baronne,

Me voici à Paris, moi, lieutenant de uhlans de Sa Majesté mon auguste maître l'empereur d'Allemagne. En quittant la Prusse, je redoutais de me trouver au milieu de ce peuple français, notre ennemi héréditaire. Aussi me sembla-t-il convenable, à cause de mon nom, de me donner pour Alsacien des

environs de Strasbourg. Cette légère supercherie me valut excellent accueil en tout lieu; il fallait bien entendre deçà, delà, maintes histoires sur la guerre de 1870, où le Prussien était toujours battu et le Français toujours vainqueur, mais j'écoutais, je voyais et j'apprenais beaucoup de choses, dans l'intérêt de mon auguste maître.

Tout en proclamant sa supériorité en institutions militaires, en exercices, en choses de l'armée, le Français imite l'Allemagne dans les moindres détails.

Cette nation a sacrifié en un jour sa vieille armée, si longtemps victorieuse et qui nous a fait une si terrible résistance; d'un trait de plume, les bourgeois qui règnent et gouvernent en ce pays, ont proclamé que les armées qui avaient fait la conquête de l'Algérie, vaincu les Russes en Crimée et les Au-

trichiens en Italie, étaient de mauvaises troupes, trop vieilles pour défendre leur patrie.

Alors, sans tenir compte du caractère des peuples, des institutions politiques, des traditions nationales, ces Français ont servilement copié la Prusse. Notre casquette de drap a remplacé leurs chapeaux et leurs shakos; notre ample manteau a pris la place de leurs capotes étriquées, et la courte tunique allemande a succédé au frac habillé, tandis que l'épaulette disparaissait et que le galon s'étalait partout, du bras d'un sous-chef de gare au bras d'un colonel. Tout cela est affaire de mode, et tel ministre peut supprimer les tambours, ou tel autre les cuirassiers, sans qu'il y ait péril en la demeure.

Où commence le péril, c'est à l'oubli que le législateur français a fait de l'esprit militaire des deux nations.

Dans l'acception rigoureuse, nous Allemands, avons plus d'esprit militaire que les Français, car la discipline tient grande place dans l'esprit militaire. Nous sommes naturellement obéissants; le Français est indépendant par instinct. Plus promptement que lui, nous devenons soldat, mais il est plus vite que nous, combattant et marcheur.

Le difficile, pour transformer un paysan ou un ouvrier en soldat, n'est pas d'enseigner l'exercice, mais de discipliner l'homme; or, la discipline ne consiste pas dans l'obéissance, mais dans le sentiment du devoir. Ce sentiment, inné chez la race allemande, est pour ainsi dire contraire à la nature française; il en résulte que nous pouvons appeler sous les armes et amener sur le champ de bataille une foule de jeunes hommes, tandis que les Français sont condamnés à n'employer utile-

ment que d'anciens soldats, rompus au métier; la quantité suffit à l'Allemagne, mais la France a besoin de la qualité.

Avec l'outillage moderne, le matériel perfectionné, l'armée française d'autrefois eût été invincible. Heureusement, le législateur français a eu la naïveté d'adopter le service obligatoire de courte durée. Nous avons adopté ce système par nécessité et parce qu'il convient à notre tempérament. Nous en avons affublé la nation ennemie, qui a perdu ainsi ses qualités militaires. Elle nous a imité sans discernement, nous prenant de petites choses et ne voyant pas d'où venait notre supériorité. Au lieu de perfectionner ses institutions, elle les a abandonnées pour prendre, non les nôtres, mais leur ombre. L'armée française n'a plus ses cadres si redoutables. Au lieu de son soldat terrible, elle a trois ou quatre conscrits qui regrettent

leur village et ne songent qu'à y retourner.

Toutes les lettres que je reçois d'Allemagne me demandent si, en cas de guerre, nous serions sûrs de battre les Français. Je réponds que la France est bien mieux outillée militairement qu'elle ne l'était en 1870; ses rassemblements se feront avec rapidité; les magasins pourvoiront à tous les besoins; mais quel sera le commandement de ces foules réunies à la hâte? Que seront ces corps improvisés?

Il n'est pas impossible que la furie française ne déjoue nos calculs. Ce que je fais savoir à mon gouvernement par correspondance secrète ne peut pas être confié à la poste, aussi je suis discret.

Dans ce pays si nerveux, ce qui semble impossible un jour, arrive le lendemain. Ne nous fions donc pas à ces clameurs politiques, à ces élections burlesques, qui sem-

bleraient prouver que la France est tombée pour toujours.

Peut-être le lion, secouant sa crinière, se redressera-t-il tout à coup, et, d'un rugissement, fera rentrer dans leurs terriers tous les renards et tous les loups qui font trembler les troupeaux abandonnés par les pasteurs.

Quoique officier prussien, je ne saurais admirer la conquête de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine. Nous avons mis au flanc de la France une plaie toujours saignante et douloureuse.

On en parle peu en France. On court après l'argent, on danse à Paris, on prononce des harangues, on intrigue pour la composition des ministères, mais c'est précisément tout cela qui m'effraie. Il y a là un signe de lassitude qui prouve que rien n'est à sa place.

Si, dans les vastes marchés de Paris, une servante, le panier au bras, se montre coif-

fée du large ruban noir des Alsaciennes, la foule suit du regard cette pauvre exilée.

Dans l'œil de chacun, il y a de la pitié, mais aussi de la colère et surtout de la vengeance.

En attendant, baronne, une revanche qui ne viendra peut-être jamais, permettez-moi de baiser vos belles mains avec une ardeur toute française !

HANS.

XX

New-York.

Monsieur le président du Conseil,

Je lis dans les journaux que le gouvernement de la France a décidé pour la vente des diamants de la couronne. Voulez-vous, s'il vous plaît, me donner préférence pour *le Régent*, que je désire depuis longtemps beaucoup avoir ce bijou, pour le faire placer à la pomme d'une canne que j'aime et que je me sers habituellement.

Vous ferez connaître à la maison Rothschild le prix que vous demandez de votre précieuse pierre; elle a reçu de moi le pouvoir pour traiter.

J'ai l'honneur de vous bien saluer, monsieur le président du Conseil.

WILLIAM PIGS.

XXI

Académie nationale de musique.

Monsieur,

Votre ballet des *Sirènes* aurait besoin de quelques légères retouches.

Il me semble que M. Gondinet (si vous pouviez obtenir son concours) vous mettrait cela exactement au point voulu.

Agréez, Monsieur, l'assurance de nos sentiments distingués,

X.... et Z....

XXII

. . . . . .

. . . . . .

Vous m'écrivez exprès pour vous plaindre de ce qui vous semble une injure. Un homme de votre monde, ancien magistrat à la cour que vous présidiez, vous a rencontré, et, lorsque vous vous approchiez de lui, ne vous a pas reconnu ; force vous a été de rappeler votre nom. Cela peut arriver à chacun de nous vis-à-vis de l'homme le plus poli.

Sans tenir compte des mémoires infidèles, il faut reconnaître que le temps amène dans la physionomie des changements considérables. L'œil perd son éclat, la bouche se contracte et le sourire disparaît, tandis que le front se courbe. Reste le son de la voix qui distingue les hommes entre eux, mais encore la voix de chacun cesse d'être virile.

Je ne veux pas prétendre que vous ayiez payé tous ces impôts à la nature, mais peut-être votre ancien ami était-il, en vous revoyant, sous l'empire d'une préoccupation. Oubliez la mésaventure; au pis aller, méprisez-la.

A ce sujet, j'ai entendu, au temps de ma jeunesse, M. Thiers raconter l'aventure d'un personnage historique, méconnu comme vous l'avez été. Voici le récit fidèle fait par le président du conseil des ministres de ce temps éloigné :

« Le maréchal Marmont, duc de Raguse, allait chaque année prendre les eaux pendant l'été, au bel établissement du docteur N..., situé en Alsace.

» Les eaux ne se prennent là ni en bains entiers, ni en bains partiels, ni en boissons (?)

» L'arrivée du maréchal Marmont, l'un des personnages les plus considérables sous la Restauration, était un grand événement chez le docteur N... Le plus bel appartement orné de fleurs attendait Son Excellence, les baigneurs se groupaient sur la route en habit de fête, et le drapeau blanc se balançait au-dessus de l'édifice. La petite fille du docteur récitait au maréchal une cantate sur l'air :

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?

» L'établissement se composait alors, pour la saison, de baigneurs et de baigneuses qui

étaient presque fiers de ce qui les rapprochait de l'illustre maréchal de France.

» Après la révolution de 1830, le duc de Raguse fut victime des plus graves accusations : sa personne devint impopulaire et force lui fut d'aller vivre à l'étranger. Mais, s'il consentait à fuir les joies de Paris, il ne pouvait se séparer de ses bains. Il y revint donc, sans se faire annoncer, car l'infortune l'avait rendu presque timide.

» Par une belle soirée d'été, en 1831, le duc de Raguse arriva chez le docteur N... Sans se préoccuper le moins du monde de sa présence, on le conduisit dans une chambre très modeste, située au second étage, donnant sur une cour sombre et malpropre. Une place fut assignée à l'extrémité de la table d'hôte à M. le duc, servi les années précédentes dans ses appartements. Le docteur N... le salua à peine.

» L'établissement se divisait en deux parties : l'une, sous la direction du docteur, l'autre, surveillée, dans ses moindres détails, par l'épouse de M. le docteur; cette partie de l'établissement était consacrée aux baigneuses.

» Les deux vastes salles rappelaient un peu les écuries de luxe. Les cellules ou cabines consistaient en cloisons perpendiculaires au mur; ces cloisons s'élevaient jusqu'au plafond et n'avaient pas de portes, mais un simple rideau. Le baigneur entrait dans la cabine à l'heure indiquée et se préparait à la visite du docteur. Celui-ci venait, suivi de la brouette chargée de la petite artillerie. Le baigneur était prêt, le visage tourné vers le mur et par conséquent hors de la vue du docteur qui... officiait rapidement de cellule en cellule.

» Arrivé à celle qu'occupait le duc de

Raguse, le bon docteur (après un simple coup d'œil), poussa un grand cri :

» — Ah ! monsieur le maréchal, pardonnez-moi, je n'avais pas eu l'honneur de vous reconnaître, pardonnez-moi...

» Le duc de Raguse fut heureux. Il reprit son rang, son importance, et les baigneurs aussi bien que les baigneuses, improvisèrent en son honneur une fête de famille. »

Consolez-vous donc si vos amis ne vous reconnaissent pas à la première rencontre et croyez à mes sentiments très affectueux.

Z...

XXIII

Jeudi, 9 heures du matin.

Germaine, je me marie! tu ne me taquineras plus à propos de mes airs mélancoliques ou préoccupés, je n'aurai plus de ces airs-là! Depuis hier je suis fiancée!... et heureuse, à croire que mon cœur va éclater!

Tu es stupéfaite, n'est-ce pas? tu le seras bien plus encore quand tu sauras qui j'épouse!... Mais d'abord, laisse-moi commencer par le commencement.

Je suis très riche, très riche, énormément riche, à ce qu'il paraît ! aussi m'a-t-on déjà demandée en mariage un nombre de fois incalculable ! Depuis deux ans que je vais dans le monde, papa et maman m'annoncent régulièrement deux ou trois fois par semaine, — quelquefois davantage, — que messieurs X... Y... et Z... *aspirent à ma main !* Jamais je ne t'ai parlé de rien, parce que je te connais, tu aurais voulu savoir *qui*, et je trouve ridicule et vilain de nommer les gens qu'on refuse.

Donc, je refusais ! je refusais toujours... parce que j'aimais quelqu'un ! Et ce quelqu'un-là était pour moi d'une froideur désespérante; jamais je n'ai reçu de lui un compliment banal, de ces compliments de simple politesse; jamais une fleur au cotillon, ni une prévenance quelconque. Non ! une valse dans les soirées où nous nous

rencontrions, voilà tout ! Ah ! j'avais bien du chagrin, va !

Je pensais qu'il me trouvait laide, ou bien qu'il n'épouserait qu'une jeune fille de son monde. Papa a beau être riche, on sait qu'il a été entrepreneur, papa ! et lui est *duc !*... Et puis,... je le voyais presque toujours occupé de la belle madame de Villefranche... tu sais maintenant de qui je veux parler !... j'ai bien raison de l'aimer, n'est-ce pas ?... et lui, il m'aime aussi !... mais tu vas voir !

Te souviens-tu, qu'hier soir, au bal chez les Blancourt, nous étions assises dans un petit coin, derrière une grosse caisse de lauriers-roses, contre l'entrée de la serre? Pendant que tu étais allée au buffet avec papa, ton frère et le duc de Louvain se sont arrêtés à quelques pas de moi, dans la serre.

— Mais c'est décidément une passion, — disait ton frère en riant.

Et M. de Louvain répondait d'un ton grave et triste :

— Je t'en prie, Henri, ne plaisantes pas. Je suis très malheureux ! et malheureux depuis deux ans !...

Moi, j'écoutais, me faisant toute petite ; ainsi, c'était vrai !... il avait une passion !.. pour madame de Villefranche !... Et je sentais un petit serpent froid me glisser entre les épaules.

— Mais tu m'inquiètes, — a repris ton frère moitié riant, moitié sérieux — tu changes à vue d'œil... Voyons ?... si tu l'aimes à ce point là, veux-tu que je parle pour toi ?...

— Toi ?... a demandé M. de Louvain stupéfait.

— Mais oui, moi !... je la connais intimement ! C'est une amie de ma sœur... et de moi... nous avons été élevés ensemble !...

J'étouffais,... je croyais que je devenais folle.

M. de Louvain a secoué la tête :

— Non, je ne veux pas que tu parles pour moi, toi ni personne ! un homme dans ma situation n'a pas le droit d'aimer mademoiselle Bertaud, elle est trop riche !... sans cela, il y a longtemps que j'aurais parlé moi-même, va !...

Ainsi, c'est moi qu'il aimait ! moi, Germaine, moi ! Comprends-tu bien à quel point je suis heureuse ?

— Alors, — a demandé ton frère, — tu ne te déclareras jamais ?...

— Jamais ! Il faudrait pour cela que j'eusse des millions comme elle, ou qu'elle fût aussi pauvre que moi !

— Mais il me semble que, pour un homme aussi amoureux, tu flirtes beaucoup avec certaine ambassadrice...

— Oui... je cherche à détourner les soupçons, à empêcher qu'on se doute de la vérité... elle surtout!... si elle allait rire de moi?...

— Qui ça, rire?... Henriette?... Pourquoi? Ton amour n'est pas de ceux dont il y ait lieu de rire...

— Tu l'appelles Henriette?...

— Dame, oui...

— Tu es bien heureux! Ah! c'est que je l'aime tant, si tu savais, tant!...

— Allons viens!... a dit ton frère en lui prenant le bras. Et ils sont passés tout près de moi, me frôlant presque, sans me voir... heureusement, car j'étais bouleversée!... Mais bouleversée de joie, et c'est bon, je t'assure!

Mon parti était pris. Papa ne revenait toujours pas du buffet; maman, plongée dans une conversation intéressante avec madame

de Brive, ne faisait aucune attention à moi ; d'ailleurs, le désordre qui précède le cotillon commençait. J'ai traversé le grand salon toute seule, et tu sais s'il est grand, le salon des Blancourt ?... Je suis allée à lui ; appuyé contre une porte, il me regardait, mais en me voyant approcher, il s'est dépêché de prendre un air indifférent et de tourner la tête d'un autre côté, un de ces airs de commande, tu comprends ?... moi, j'ai dit résolument : (en apparence, car j'avais une de ces peurs !...)

— Monsieur, j'ai quelque chose à vous demander...

Il a eu l'air renversé.

— A moi, mademoiselle ?...

— Oui... à vous...

— Mais, Mademoiselle... je suis tout prêt à vous répondre, si toutefois je suis à même de le faire...

— Parfaitement, il n'y a que vous qui

puissiez répondre à la question que je vais vous adresser.

— Je suis à vos ordres, Mademoiselle...

Il semblait de plus en plus surpris ; moi, je sentais que je devenais rouge, rouge, et que je devais être affreuse ; j'étais désolée.

— Monsieur, — ai-je dit en tremblant le moins que je pouvais, — si une jeune fille vous offrait sa main, qu'est-ce que vous feriez ?...

Il s'est mis à rire.

— Mademoiselle, je ne sais pas !... et comme ça ne m'arrivera vraisemblablement jamais...

— Mais enfin, si cela arrivait... je sais bien que c'est étrange, mais si cette jeune fille... vous aimait... depuis très longtemps... depuis qu'elle vous connaît..., et si..., étant horriblement riche, elle tenait à vous épargner une démarche que... Comprenez-vous ?

Ah ! oui !... il a compris !... il s'est jeté

sur ma main et il l'a baisée ; nous étions seuls contre notre porte, mais à l'autre bout du salon, maman nous regardait d'un air ahuri... elle avait interrompu sa conversation, maman, elle était saisie ! il y avait de quoi !... M. de Louvain qui a toujours été si raide avec nous ! Lui, il m'a demandé si j'avais promis le cotillon. Bien sûr que non, je ne l'avais pas promis ! depuis deux ans, je réserve toujours le cotillon jusqu'au dernier moment, pour le cas où il me le demanderait... il y a mis le temps !... Nous avons dansé ensemble ! Comme il valse ! et il me serrait si doucement contre lui, et il disait si tendrement :

— Henriette, je vous aime tant, moi aussi ! et depuis si longtemps... sans oser vous le dire !

En remontant en voiture, j'ai préféré avoir tout de suite l'explication avec papa et ma-

man; dans l'obscurité, je me sentais plus à mon aise. J'ai dit :

— Maman, la duchesse de Louvain viendra te voir demain...

Et comme maman faisait un « Ah!... » d'étonnement, j'ai ajouté tout de suite :

— Pour vous demander ma main pour son fils...

Cette fois, c'est papa qui n'en revenait pas.

— Comment, ta main!... qui est-ce qui t'a dit ça?...

— C'est lui, papa...

Papa qui n'avait pas vu le baiser sur la main, tombait de son haut; maman se remettait déjà; j'ai remarqué que maman se met toujours plus vite à la hauteur des situations difficiles.

Papa a demandé :

— Alors, il s'est permis, avant de nous

consulter, de te parler de son désir de t'épouser?...

— Non papa; c'est moi qui lui ai parlé du mien... ne te fâche pas... je savais qu'il m'aimait et ne me demanderait jamais en mariage, à cause de ma fortune... il n'osait pas...

Pauvre papa!... il était furieux!...

— Comment! toi, toi ?... tu as fait une chose pareille ?... et, s'il t'avait refusée, ce monsieur?...

— Il m'aime, papa!... je le savais... j'en étais sûre...

— On n'est jamais sûre de ça!... Ah! ce n'est certes pas le mari que j'aurais souhaité pour toi...

— Je l'aime, papa!...

— Je l'aime! il m'aime!... Tu m'ennuies avec ta romance!... toi que je croyais une fille fière, bien élevée...

— Papa... je suis si heureuse, si tu savais !...

— On est toujours heureuse... avant...

— Oh ! papa !...

— Il n'y a pas de « Oh ! papa ! » ; c'est comme ça !...

Maman ne disait rien, mais je sentais bien qu'elle était pour moi !...

J'ai demandé :

— Quelle dot ai-je, papa?

— Quatre millions...

Que ça !... je croyais que j'étais plus riche !... tout à l'heure, sa mère va venir !... Pourvu, mon Dieu, qu'elle nous trouve dignes d'elle et de lui !

Papa et maman sont excellents, mais ils n'ont pas l'air distingué, papa surtout... Et moi ?... depuis hier, je me trouve laide !

J'ai une jolie taille, des cheveux et des dents superbes, un teint rose, mais tout ça

est si peu de chose!... Enfin, je suis contente d'être comme je suis, puisque c'est ainsi qu'il m'aime!

Vois-tu, si je ne l'avais pas épousé, j'aurais été toute ma vie malheureuse! je n'osais pas accepter ceux qui se présentaient, parce que je sentais qu'en devenant la femme d'un autre, je commettrais une mauvaise action. Toujours je le voyais, je l'appelais à moi, je vivais près de lui, comme s'il eût été là. Je ne sais pas tout à fait ce que c'est que le mariage, mais je crois qu'un mariage sans amour ne peut pas être béni de Dieu; il me semble qu'une femme n'a pas le droit de devenir la compagne d'un homme qu'elle n'aime pas; de lui promettre d'être toute à lui, alors qu'elle sait être à un autre; c'est pourquoi j'étais bien décidée à rester vieille fille, pourquoi tu me trouvais l'air triste. Aujourd'hui, je suis gaie, va! et fière d'être

aimée de lui, et radieuse de penser qu'il me devra peut-être un peu de bonheur! J'ai envie de rire, de danser et de crier tout haut qu'il m'aime!

Viens me voir, j'ai besoin de te raconter ma joie, et de t'embrasser bien fort.

HENRIETTE.

XXIV

Jeudi, 11 heures du matin.

Eh bien, Fernand, ça y est!... La petite Bertaud m'a offert son cœur et sa main!... Certes, je comptais beaucoup sur notre conversation attendrie, pour toucher cette sensible héritière, mais je n'osais espérer un résultat aussi foudroyant. Tu crois que je blague?... Pas le moins du monde! Cette nuit, je voulais te rejoindre pour te mettre au courant, mais la petite s'est cramponnée à moi et ne m'a plus lâché.

Donc, en te quittant, après le dialogue de la serre, j'ai été me poser en face d'elle, en cariatide, et je me suis mis à la regarder de cet air bête qui enflamme les jeunes filles. Elle s'est levée, a marché droit sur moi, et s'est... *offerte* séance tenante ! ! ! Et elle tremblait ! il fallait voir ça ! Moi, j'ai été parfait. J'ai sauté sur ses mains, les baisant avec ostentation. Tu comprends, je voulais profiter de sa bonne volonté pour rendre aux parents toute retraite impossible. Je ne suis pas sans m'être aperçu que le père Bertaud m'a dans le nez. Il n'en est pas de même de sa fille, par exemple ! Sapristi !... Cette aimable enfant a pour moi un solide béguin ! Je m'en doutais bien un peu, mais je ne croyais pas que ce fut à ce point.

Ah ! mon ami !... quelle fin de soirée !... une romance perpétuelle ! A moi Loïsa Pujet

et Carayon-Latour!... Je ne savais plus que dire à cette petite sotte! l'amour... l'affection, les myosotis, le bon Dieu, l'estime..., etc..... A la fin, je murmurais seulement : Henriette... Henriette!... en la serrant contre moi, (modérément encore,) car elle doit avoir un fond de bégueulerie, en dépit de son tempérament amoureux. Enfin il est convenu que ma mère fera une démarche officielle aujourd'hui. C'est tout ce qu'il y a de plus incorrect, mais ces braves gens ne s'en apercevront pas. Quelle veine! hein, que les choses aient tourné comme ça!... Il est évident que j'aurais tout de même risqué le paquet, mais courir la chance de se faire refuser par le père Bertaud, c'était raide!... de cette façon au contraire, je suis sûr d'être accepté, et cette perspective m'est, je l'avoue, fort agréable. Très heureusement aussi, mademoiselle Bertaud est ex-

trêmement jolie, et on ne pourra pas dire que j'épouse uniquement un *sac*.

A présent, autre chose!... Inutile de te dire que ça ne m'amuserait pas d'envoyer tous les jours un bouquet blanc à cette petite demoiselle, et d'arriver un quart d'heure après, pour faire *ma cour!*... Ah! non!... il faut absolument que je trouve un prétexte quelconque pour m'absenter jusqu'au mariage; après, les explications seront déjà assez difficiles. J'entends conserver ma liberté *complète*, et je crois qu'il y aura du tirage, car cette naïve enfant doit s'imaginer que j'ai l'intention de lui consacrer ma vie et de passer mes soirées à jouer au loto avec sa famille!... Surtout, empêche ta sœur d'aller lui dire du mal de moi; elle ne m'aime pas, ta sœur!... et hier soir, la petite Bertaud m'a confié que mademoiselle Germaine est sa meilleure amie; elles se voient tous les

jours; je savais bien que vous vous connaissiez beaucoup, mais je ne me rends compte de la grande influence de ta sœur dans la maison Bertaud, que depuis que j'ai causé (si on peut appeler ça causer) avec *ma fiancée !*

Autre guitare encore : il faut à tout prix empêcher madame de Villefranche de faire quelque scandale. C'est toi, qui as toujours été notre confident, que je charge de l'instruire de ce qui se passe, en lui disant bien que ça ne modifiera en *rien* ce qui est. Je ne peux pas aller lui dire ça moi-même; d'abord, j'ai horreur des scènes; ensuite, j'ai assez de la corvée Bertaud. Je ne veux pas non plus le lui écrire, elle serait capable d'envoyer ma lettre au père Bertaud, et il n'y verrait peut-être pas une garantie de bonheur pour sa fille. Donc, je m'en rapporte à toi, tu feras ce que tu jugeras convenable; dis aussi à

Féréol que je règlerai tous mes billets d'ici à peu de temps et à Bartlett que les chevaux vont être payés.

Encore une fois, merci de ton concours; ô mon Fernand!... Tous les biens de la terre..., etc..., c'est un peu à toi que je vais les devoir!...

Amitiés et à bientôt,

ROBERT.

XXV

Le commencement de cette lettre a été détruit par les eaux; ce qui en reste peut faire penser qu'elle était à l'adresse d'un homme politique.

. . . . . .

Non, ce n'est pas la première fois que le Tonkin attire, en France, l'attention publique. Louis XVI avait, dans le traité de 1787, stipulé le droit de lever, en pays annamite 14 000 hommes de troupe pour y être employés dans nos colonies, et le droit d'y créer un établissement naval *permanent*, afin de

pouvoir construire des navires de guerre en extrême Orient.

En 1818, lorsque l'étranger occupait encore une partie de la France, le roi Louis XVIII envoyait à Hué le commandant de Kergariou, demander au souverain de l'Annam la confirmation du traité conclu par lui avec Louis XVI.

Une tentative analogue fut renouvelée par la Restauration en 1820, puis en 1825.

Tant que régnèrent Louis XVIII et Charles X, les chrétiens furent respectés en Orient, mais, après la révolution de 1830 les persécutions recommencèrent. Ne vous flattez donc pas, monsieur le min . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

XXVI

Paris, jeudi.

Monsieur,

Je vous remercie beaucoup des cent francs que vous m'offrez pour jouer du violoncelle au concert de l'Élysée; mais je ne joue pas à moins de trois cents francs (un seul morceau).

Veuillez agréer, Monsieur, mes respectueux hommages.

GASCO.

XXVII

Paris, jeudi.

. . . . . .

. . . . . .

Vous connaissez mon intimité avec madame Z... qui a perdu son mari il y a deux mois à peine. Le jour des obsèques, je me rendis chez cette amie pour lui tenir compagnie en partageant sa douleur. Je la trouvai moins désolée que je ne le pensais. Assise près d'une fenêtre et cachée par les rideaux, elle assistait à l'arrivée des invités, des connaissances et des nombreux col-

lègues de son mari. Ils venaient en foule, et les rues voisines de la demeure du docteur pouvaient à peine contenir les nombreux équipages. Les académies, les députations, les représentants du corps diplomatique, les députés, les sénateurs, s'installaient dans les appartements. Des chariots remplis de couronnes encombraient la porte d'entrée, et sur un coussin de velours se groupaient les nombreuses décorations et les plaques, dont les souverains étrangers avaient honoré l'illustre savant dont la France était fière.

La veuve promenait un regard surpris sur ce spectacle. L'arrivée des troupes avec musique et drapeaux, colonel en tête, mit le comble à sa surprise.

— Que de monde ! que de monde ! — dit-elle, — et cependant nous ne recevions pas... mon pauvre mari était tout à ses travaux à sa famille...

— Vous avez donc, chère amie, vécu trente ans près de cet homme illustre sans comprendre sa supériorité? sans qu'un rayon de son génie ait éclairé votre front, réchauffé votre cœur, illuminé votre âme?

Puis, toutes deux nous avons gardé le silence. La veuve suivait du regard le char célèbre qui s'éloignait et, pour la première fois, comprenait la grandeur du nom qu'elle portait. Cependant cette femme jouit d'une certaine réputation d'esprit, elle occupe dans le monde une place distinguée.

Je sais quelle sera votre réponse à cette lettre : nos amies mesdames A... B... C... D... ont épousé des sots et ne s'en doutent guère. Ils font le charme de certains salons, brillent dans leurs cercles par une tenue parfaite, sont très habiles chasseurs, ne manquent pas une première représentation, connaissent les bonnes écuries, et sont les amis des

jockeys. Les électeurs, qui les trouvent éloquents, en font des députés; ils deviennent sous-secrétaires d'État, ministres plénipotentiaires, financiers de haut parage, et, s'ils en ont la fantaisie, se font naturaliser citoyens de la république des lettres! Pour ce, ils publient quelque roman, œuvre d'un pauvre diable talonné par la faim.

La femme d'un sot, lorsqu'elle est myope ou presbyte, est la plus heureuse des épouses; demandez-le à mesdames A... B... C...D... qui vous l'affirmeront.

Quant à la veuve de l'homme supérieur, saluez-la si vous la rencontrez; l'oubli s'est fait autour d'elle.

J'attends votre réponse, ma bien chère amie, mais que cette réponse ne parle ni de votre mari, ni du mien.

RENÉE.

XXVIII

Théâtre du Vaudeville.

Cher Monsieur,

Vos trois actes sont certainement très gentils, mais il y manque l'entente du théâtre, une action, et des mots.

Voyez donc Gondinet; s'il consent à y mettre tout cela, nous verrons à jouer votre pièce au commencement de la saison prochaine.

Souvenirs et bons vœux.

X.....

XXIX

Mercredi soir.

Maman,

Depuis deux jours que tu es partie, monsieur l'Abbé ne fait que me faire des misères, même qu'en revenant de Fontanes, ce soir, je lui ai dit que j'allais écrire à papa; j'ai dit à papa, parce que je sais bien que toi, il s'en fiche. Comme je crois que vous ne revenez que dans trois jours, je ne peux pas attendre si longtemps, il me fait trop souffrir.

C'est pour des riens du tout qu'il m'attrape, que ça fait vraiment peine à voir. Et puis, il s'entend avec Miss contre nous, et cette pauvre Lily n'est pas heureuse non plus, ni Fred.

Quant à ce qui est de Jean, il n'est pas venu goûter hier avec nous, et il m'a dit tout à l'heure à la récréation, que ma tante ne veut plus qu'il vienne, rapport à M. l'Abbé qui est trop désagréable. Je crois que M. l'Abbé et nous, nous nous voyons beaucoup trop; nous nous prenons en horreur, ça ne peut pas être autrement, et nous ne faisons que nous attraper tout le temps que nous sommes ensemble; même avec Fred, qui est son préféré de beaucoup, ça ne va pas fort non plus, pour le moment.

Vois-tu, maman, c'est pas que je voudrais me permettre de vous donner un conseil à papa et toi, mais j'ai idée que ça finira par

se brouiller tout à fait avec M. l'Abbé, si on nous l'inflige tant que ça; si, au moins, nous pouvions pas le voir aux récréations, car, c'est pas pour dire, mais là, vrai, nous n'avons de bon que les récréations de Fontanes, à cause de cette chose-là.

Revenez bien vite, dis, maman ? M. l'Abbé est un peu meilleur quand vous êtes là, Miss aussi. Et puis, moi, je trouve la maison triste quand vous n'y êtes pas, parce que je suis un Bob qui t'aime bien, va ! C'est vrai que je suis quelquefois embêtant, même toujours si tu veux, mais je suis bon tout de même, et du reste tu le sais bien ?

Lily va demain goûter chez les petites de Monteuil, pour l'anniversaire de Cloclo ; elles sont venues hier l'inviter, elles ont dit qu'il y aurait tout plein de bonnes choses; ça a mis Miss de bonne humeur, elle est si tellement gourmande! M. l'Abbé fait un nez,

vu qu'il est encore plus gourmand qu'elle, et qu'on nous a pas invités, ni Fred, ni moi ; paraît qu'il n'y a pas de garçons. Fred a du chagrin de ne pas y aller, moi pas ; il aurait fallu bien se tenir, et mettre les costumes avec quoi qui faut pas se tacher, et je les hais, ces costumes-là ! C'est pas que je les trouve laids, puisque c'est toi qui les a choisis ; non, c'est plutôt gênants qu'ils sont.

Mon oncle Georges est venu hier pour dîner ; même qu'il a dit qu'il fallait vraiment que vous ayez le diable au corps, d'être partis chasser par un temps pareil. Il s'est en allé sans vouloir dîner, et je comprends ça ! J'ai pourtant insisté très poliment pour qu'il reste, et M. l'Abbé aussi, faut être juste.

Nous allons bien, sauf que je m'ai un peu coupé le grand doigt gauche, et que Fred a reçu une balle entre le nez et la bouche, que ça lui a fait très mal sur le moment. Pendant

que je t'écris, il arrange une forteresse que nous allons bombarder tout à l'heure avec des bouchons; Miss prépare les cheveux de Lily, pour qu'elle ait des belles vagues demain pour le goûter, et M. l'Abbé est allé jusqu'à la rue du Bac, qu'il a dit. Je vais donner ma lettre à Joseph, pour qu'il la mette à la boîte avant qu'il rentre, il aurait qu'à demander à la voir, ça ferait encore des potins à n'en plus finir.

Ma bonne petite maman, Fred, Lily et moi, nous t'embrassons de tout mon cœur. J'espère que tu ne seras pas fâchée pour la chose de M. l'Abbé. Embrasse bien papa de la part de nous trois, et dis lui de nous rapporter des beaux gibiers.

Ton vieux BOB qui t'aime.

J'ai porté du sucre aux chevaux à ta place :

j'aurais voulu leur donner du melon, pour les dédommager de ne pas te voir, mais Baptiste n'a pas voulu en faire acheter, à cause qu'au mois de mars, c'est trop cher, qu'il a dit.

Ah ! j'oubliais ! Si tu nous écris, adresse ta lettre à Fred cette fois-ci ; d'abord, parce que ça le flatte beaucoup, et puis, celle de quand tu étais à Compiègne a été pour moi, alors, c'est son tour.

Je t'embrasse encore, maman, et je t'attends avec une impatience que c'est rien de le dire, papa aussi.

Je ne voudrais pas que M. l'Abbé ait du chagrin, parce qu'au fond je l'aime tout de même, mais il est vraiment trop tracassant.

REBOB.

Tu feras attention qu'il y a pas de fautes, (ou guère) dans ma lettre ?

XXX

Champigny.

Je vous écris à la hâte, mon cher ami, sur une table d'auberge, assourdi par les cris des buveurs, le roulement des tambours et les détonations des armes à feu. C'est l'anniversaire d'un combat livré dans ce village pendant le siège de Paris, en 1870. Nous y étions, vous et moi, et nous en revînmes sur le même brancard. Ce jour-là, nul ne chantait *la Marseillaise*, et je vois aujourd'hui plus

d'un visage fort inconnu des combattants.

Ces douloureux anniversaires sont devenus des jours de fête. Sous prétexte de saluer le monument élevé aux victimes de la guerre, la foule se précipite vers le village, on prononce des discours près de l'immense tombe, puis on dresse les tables et les toasts succèdent aux oraisons funèbres. Avec quelque peu d'habileté, les orateurs mêlent leur personnalité à la chère patrie, et l'on boit, et l'on chante à ces choses saintes qui sont : la mort, l'immortalité de l'âme et le patriotisme. La libre pensée est admise au banquet et le franc-maçon mêle sa voix à celle du clérical. J'étais venu pour prier, pour évoquer les souvenirs des braves soldats tombés autour de nous, et je croyais au recueillement de la foule.

Mais la cérémonie religieuse est transformée en fête villageoise, et j'ai été tenté vingt

fois de demander à ceux qui me coudoyaient, quelle place ils occupaient pendant la bataille?

Ce grand voile de deuil qui devrait envelopper la France jusqu'au réveil, se déchire de toutes parts. Les acteurs, les spectateurs du drame descendent tristement vers la tombe sous le poids de cruelles accusations; aux triomphateurs du jour, hommes faits aux heures des combats, on ne demande même pas dans quelle antichambre ils se cachaient, lorsque le sang de l'armée coulait à flots. Quant aux enfants de l'époque terrible, ils oublient en grandissant les larmes que répandaient leurs mères, lorsqu'elles entendaient la nuit, le pas des chevaux qui venaient s'abreuver dans la Seine. Ces enfants ont ramassé les armes tombées des mains de leurs pères, et ces armes leur apparaissent sans qu'un éclair de vengeance trouble leur

regard. La France a perdu ses gloires, ses drapeaux, deux provinces, des milliards; Elle a versé beaucoup de sang et beaucoup de larmes, mais elle a conservé son rire; elle rit d'un article de journal, d'un vaudeville nouveau, d'une profession de foi politique; elle rit même de ses misères, disant à ceux que sa gaieté surprend : *Rira bien qui rira le dernier.*

A l'occasion, cher ami, le rire ne nous déplaît pas; mais il a ses heures et les larmes ont les leurs.

Ne rions jamais en présence de ce qui rappelle l'invasion; ne transformons jamais en fêtes ce qui est une cérémonie religieuse, l'anniversaire des grandes morts; ne souffrons pas que le charlatanisme prenne place entre nous et le souvenir des camarades tombés à la bataille.

Mais rions des baptêmes civils, des ma-

riages civils, des enterrements civils et des gouverneurs civils, en ayant soin de prévenir les Allemands que la patrie française sera désormais défendue par des épées non civiles.

A vous,

PIERRE.

XXXI

AU GRAND SAMOVAR
Confiserie — Pâtisserie
Glaces — Sirops — Thés
Compotes — Bonbons
Etc., etc.

Jeudi.

Monsieur,

Je suis très reconnaissant qu'on ait bien voulu penser à me faire fournir la pâtisserie à la fête de la Présidence; malheureusement, je ne puis livrer la commande dans les conditions où elle m'est demandée. Il faudrait prendre de la pâtisserie *fraîche*, car tous les

arlequins sont retenus d'avance pour la province ; il y a précisément quatre bals de préfecture la veille et le lendemain de la réception de l'Élysée. De plus, le temps est un peu mou, ce qui complique la difficulté. Par ce temps-là, un arlequin de deux ou trois jours a déjà l'air fané ; les éclairs surtout sont affreux à voir.

Au regret de ne pouvoir satisfaire la Présidence, j'ai l'honneur, Monsieur, d'attendre de nouveaux ordres.

FRAISIER,
Pâtissier-glacier.

XXXII

Paris, jeudi.

Monsieur le directeur,

Je vois, dans votre numéro du 15 courant, à la rubrique *Déplacements et villégiatures de nos abonnés*, mon nom abominablemen estropié. C'est la seconde fois que ce fait se produit, et je tiens à vous dire que s'il se renouvelle encore, je cesserai mon abonnement.

Je reçois *le Figaro*, *le Temps*, *l'Intransigeant*, le *Gil Blas*, la *Revue* et *la Vie Parisienne*, et je lis ces différents journaux. Quant au vôtre, Monsieur, je ne le déplie jamais, mais je m'y abonne pour prendre rang et me faire connaître dans le grand monde, où il est, paraît-il, très lu. Je ne fais pas une absence de vingt-quatre heures sans vous en aviser, afin de figurer aux *Déplacements et villégiatures ;* je n'ai pas d'autre but et je l'avoue en toute sincérité.

Je m'appelle :

Le comte Guéray de Lacreuse.

Et non Leconte Guéret (de la Creuse), comme vous avez l'habitude de l'écrire.

Recevez, monsieur le directeur, l'assurance de ma parfaite considération.

COMTE GUÉRAY DE LACREUSE.

Je pars demain pour Montecarlo. Je vous

prie de m'y adresser mon journal jusqu'au 27 (inclusivement) et de veiller à ce que ce nouveau changement d'adresse soit convenablement orthographié.

XXXIII

. . . . . .

. . . . . .

Le père Simon qui vient de mourir avait été chef de bureau au ministère de la guerre. Pendant trente-huit ans, il s'était rendu dans la même cour, pour monter le même escalier, après avoir parcouru les mêmes rues. Aussi la lettre qui lui annonçait sa mise à la retraite, fut-elle pour lui une sorte de condamnation à mort.

Il en fit une maladie. Après avoir accusé

le gouvernement d'ingratitude, il affirma que le ministère de la guerre ne pourrait jamais marcher sans lui et que l'armée exigerait son rappel.

Le pauvre homme n'eut pas cette consolation, mais bien la gloire d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur. Son bureau lui manquait et l'instinct le guidait souvent vers le ministère. Il comprit que, pour remplacer son habitude, devenue une seconde nature, il fallait une habitude nouvelle.

En se promenant vers le Trocadéro, il remarqua une maison qui sortait de terre, et se proposa de suivre les travaux avec une attention soutenue; on le vit, dès lors, se diriger chaque jour vers la maison en construction, prendre des notes et même dessiner. L'architecte en perdit le sommeil, car il voyait un rival dans cet homme si zélé. Le père Simon oublia presque son ministère.

Mais les cinq étages s'achevèrent, le toit fut couronné d'un bouquet, et l'ancien chef de bureau perdit encore une fois la seule occupation qui eût pour lui quelque intérêt.

Il songea au mariage ; mais le bureau pendant trente-huit ans rend égoïste, et la soixantaine au front chauve, aux lunettes d'argent, à l'abdomen indiscipliné, donnèrent de bons conseils au brave homme.

Un jour, il lut dans son journal : *Tout passe, tout lasse, tout casse.*

— Il me faut, dit-il, quelque chose qui ne passe pas, qui ne lasse pas, qui ne casse pas... ...Ce quelque chose, ajouta-t-il, doit se renouveler chaque jour.

Pendant un mois, il chercha la solution du problème ; enfin, un soir, il se frappa le front en criant :

— J'ai trouvé !

Depuis lors, M. Simon passa sa vie en omni-

bus; il se rendait à la tête de ligne, prenait invariablement la deuxième place en entrant, afin de pouvoir recueillir le prix des places et rendre la monnaie. De plus, il servait d'intermédiaire entre les voyageurs et le conducteur. Il soutenait la marche chancelante des dames, donnait les renseignements aux étrangers, et, de cette seconde place, embrassait d'un coup d'œil les deux banquettes.

Quelques éditeurs ont fait auprès de M. Simon des démarches discrètes, pour l'engager à publier ses mémoires intitulés simplement : *Voyages en omnibus*. Depuis quinze ans que M. Simon parcourait toutes les lignes, il a vu les souverains étrangers fréquenter les omnibus par curiosité; il a touché des mains de reines pour cueillir les six sous; quant aux hommes de génie, aux députés, aux savants, aux journalistes, il s'est assis familièrement près d'eux et a senti pour ainsi

dire les battements de leur cœur. Que de secrets n'a-t-il pas découverts? Un jour, c'est une intrigue que nul ne soupçonne ; le lendemain, c'est un vol adroitement excuté et vraiment drôle ; mais M. Simon était discret et savait à propos détourner les yeux.

Il avait inventé une sorte de jeu qui l'intéressait, quoique, d'après une expérience soutenue, la perte fût certaine. Placé non loin de la porte, il pouvait atteindre la main des voyageurs qui payaient leur place et leur rendre la monnaie que donne le conducteur. M. Simon transmettait à celui-ci une pièce de un franc et recevait, la place payée, quatorze sous à rendre; à ces quatorze sous, il joignait adroitement, sans être vu, deux ou trois sous lui appartenant. Le tout était reçu par le voyageur, qui *comptait* et remettait la somme dans sa poche, sans la moindre observation.

Cette étude sur la délicatesse devenait oné-

reuse, mais le vieux bureaucrate ne s'en plaignait pas. Les voyageurs acceptaient toujours les trois, quatre, ou cinq sous, qu'ils recevaient en trop, mais si l'erreur atteignait le chiffre de dix sous ou plus, leur conscience se révoltait, et ils restituaient le tout. M. Simon avait ainsi découvert de menus phénomènes, dont les financiers eux-mêmes ne se rendent pas compte : *Plumer l'oiseau sans le faire crier !*

Les chapitres les plus élevés de l'œuvre de M. Simon : Les rencontres en omnibus, qui se terminent par le mariage. — La politesse en omnibus. — La vieille vis-à-vis en omnibus. — La correspondance. — Gare le courant d'air ! — La voisine qui n'est pas sûre d'être dans le bon chemin.—Le provincial sur l'impériale. — Le monsieur qui lit ses journaux et les pose sur vos genoux. — La dame qui a oublié son porte-monnaie. — Où est

passé mon parapluie ? — Complet, etc., etc...

Il est, dans la vie de M. Simon, une journée terrible. Au moment même où le roi Louis-Philippe abandonnait le palais des Tuileries pour prendre le chemin de l'exil, un omnibus était renversé par le peuple, rue Richelieu et formait la base d'une formidable barricade. M. Simon connaissait l'omnibus dans les moindres détails, mais il avait ignoré jusqu'alors la puissance de l'omnibus politique. Violemment arraché de sa place, armé d'un drapeau tricolore et d'un grand sabre, le vieux chef de bureau, toujours dévoué à la monarchie représentative, fut placé sur la barricade et sommé de crier : « Vive la République ! »

Sans respect pour ses cheveux blancs, le peuple héroïque contraignit M. Simon à piller le magasin d'un armurier, à parcourir les carrefours et à se rendre à l'hôtel de

ville, pour prendre part à un banquet patriotique.

Lorsque la nuit fut venue, il n'y avait plus de trône, plus de Chambre des députés indépendants, plus de Chambre des pairs dévouée, plus de garnison solide. Les uns riaient, les autres pleuraient et M. Simon ne regrettait qu'une chose :

— L'omnibus !

Il est revenu plus vite que le reste. . . .

. . . . . .

. . . . . .

XXXIV

Théâtre de l'Opéra-Comique.

Messieurs,

Il y a, dans *la Fille du Proscrit*, de très bonnes choses assurément, mais le sujet aurait besoin d'être un peu rajeuni.

Gondinet seul peut mettre votre livret au diapason du jour; décidez-le à se charger de cette besogne difficile, et recevez, Messieurs, mes cordiales salutations.

X....

XXXV

Paris.

Mon cher compatriote, vous m'avez confié votre jeune fils qui vient faire ses études à Paris, et je suis son correspondant, ce qui ne veut pas dire son directeur. Je préside à ses sorties et demeure complètement étranger à ses travaux. Je vois, j'observe, et ne me permets pas la moindre observation vis-à-vis de ses maîtres.

L'enfant quitte ma maison le matin à sept

heures et revient à quatre, après avoir travaillé, pris un repas dans son collège et joué deux fois à des récréations l'une d'une heure, l'autre d'une demi-heure.

En rentrant chez moi, l'enfant reprend son travail depuis quatre heures et demie jusqu'à six heures. Après son dîner, c'est-à-dire à huit heures, il apprend ses leçons et rédige ses devoirs jusqu'à neuf heures et demie. J'ai dû lui donner un répétiteur, car le pauvre petit, malgré son zèle, ne pouvait seul se diriger au milieu de leçons sur des sujets très différents.

Tous les parents s'effraient du travail que l'on demande à l'enfance. Si, comme le disent les médecins, l'homme ne vit pas de ce qu'il mange, mais de ce qu'il digère, nous pouvons penser que l'enfant n'est pas instruit par la page qu'il récite, mais bien par la page qu'il retient. Or, sa mémoire surchargée

laisse échapper la plus grande part des leçons.

On veut arriver vite à l'époque fatale des examens ; chaque père de famille tient à donner à la société un jeune homme distingué et couronné de prix. Tout en gémissant des abus universitaires, on compromet la santé de son enfant.

Les Anglais sont plus sages et comprennent l'utilité des jeux, c'est-à-dire des exercices physiques. Aussi voyez comme le jeune Anglais de vingt-cinq ans respire la santé, tandis que nos élèves des écoles d'application les plus célèbres ont la vue basse, le front chauve, les épaules voûtées, et ce je ne sais quoi, qui est l'automne plus que le printemps.

Aussi la vieillesse arrive-t-elle promptement, et le brillant écolier de vingt ans est-il à cinquante complètement en ruines.

Il faut veiller à ces choses, qui ne sont pas

sans exercer une influence sur la dépopulation de la France.

Il n'est pas un marchand de chevaux qui ne sache que le jeune cheval qui travaille trop avant cinq ans, perdra toute sa valeur à dix ou douze, tandis que la nature le rendait propre au travail jusqu'à vingt ans et plus.

Non seulement on attriste les petits garçons en les surchargeant de livres, comme si tous voulaient se lancer à l'assaut de l'École polytechnique ou de l'École normale; mais voilà que les mignonnes petites filles ont des lycées. Le monde va se peupler de bas bleus, de pédantes et de sottes.

Que de fois, en présence de son foyer désert, un pauvre mari ne regrettera-t-il pas l'ignorance de sa femme! Que de charmes il y avait souvent dans cette ignorance!

La fille de mon concierge a obtenu, au

concours de l'Hôtel-de-Ville, le premier prix de *style épistolaire*, et sa bonne femme de mère m'a annoncé ce succès en disant que sa fille avait le prix de *tir au pistolet*. Ma foi! ceci vaut autant que cela pour une jeune fille qui ne sera jamais une marquise de Sévigné, élevée par l'abbé de Coulanges.

Mais n'oubliez pas, mon cher compatriote, que je ne vous écris cette lettre que pour savoir de vous, père de famille, si vous voulez que je fasse de votre fils un savant de santé chancelante, ou un gaillard robuste, mais peu certain de réussir à tous ses examens.

Toutes mes amitiés.

BORIS.

XXXVI

Paris, jeudi.

Monsieur,

Je n'ai pas de *dernier prix!* j'en ai un *seul :* six cents francs, et, même à l'Élysée, je ne jouerai pas si je ne reçois cette modeste somme.

Si j'étais une débutante, la fête de la présidence pourrait me tenter comme réclame; mais, depuis le temps que je dis des mono-

logues dans le monde (et dans le plus grand), je suis connue, Dieu merci !

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués .

BLANCHE DE CHATOU.

Dites à M. Grévy de venir me voir (de 2 à 4), je lui dirai quelque chose *pour rien*, afin de bien lui prouver que ce n'est pas par mauvaise volonté que je refuse, mais uniquement pour ne pas me *diminuer*, en acceptant un prix inférieur à celui que j'ai l'habitude de recevoir.

XXXVII

Les Futaies.

Il faut, mon cher petit frère, que tu me rendes un immense service. Nous restons ici quinze jours encore, parce que les d'Hériçay donnent un bal costumé à la Vieille Roche et que j'ai promis d'y aller; or, voici ce que j'attends de toi : tu vas, au reçu de *la présente*, te précipiter chez Félix, et me combiner avec lui, un costume, ah! mais un de ces costumes!! Tu saisis? Choisissez, décidez

ce que vous voudrez, je m'en rapporte *absolument* à vous.

Bien entendu, il ne faut pas songer aux Russes, Alsaciennes, Suissesses, Serbes, Italiennes, ou enfin, à aucune paysanne d'aucun pays.

Pas d'Espagnoles non plus; c'est agaçant!.. depuis *le Barbier* et *Carmen*, on abuse vraiment de l'Espagnole; quant aux costumes historiques, je les trouve mortellement ennuyeux; je ne veux donc pas être, — même pour une nuit, — Marie Stuart, la princesse de Lamballe, l'impératrice Joséphine, Charlotte Corday ou la grande Mademoiselle! Et puis, ce genre de costume exige des accessoires très compliqués; vois-tu une Charlotte Corday sans couteau et sans baignoire, ça ne dirait rien du tout? pour la grande Mademoiselle, c'est la même chose; il faut absolument le canon de la Bas-

tille, ou au moins les bottes de Lauzun!

Tu éloigneras également les costumes romantiques tels que Atala, Clarisse Harlowe, Corinne, Manon, la sensible Ernestine..., etc... Te représentes-tu ta malheureuse sœur avec un turban, ou pinçant de la guitare?

Inutile de te dire que je refuserais avec indignation, tout costume *genre Revue;* par exemple : le pavage en bois, le tunnel sous-marin, le général calomniateur, ou le gardien de la paix vigilant.

Pas de mythologie non plus; c'est certainement très joli d'être Vénus, Diane, ou même Minerve — (en décolletant bien la cuirasse), mais ici, on trouverait ça inconvenant.

Je te recommande surtout d'éviter toute allusion politique, même insaisissable! Pour le conseil général de Georges, ce serait d'un

effet désastreux. Il y a de tout dans le pays comme opinions; les d'Hériçay, qui sont orléanistes, reçoivent tout le monde, même les radicaux; à ce propos, fais bien attention, s'il y a du rouge dans le costume, que ce rouge soit à une place... honorable. Arrivons au point essentiellement délicat. J'aime ce qui est très décolleté (d'abord, c'est moins chaud pour danser), et je raffole du collant et des jupes courtes; mes jambes sont... montrables, et, sans tenir particulièment à les faire voir, je n'ai aucune raison de les cacher; seulement tu connais la province en général et notre charmant pays en particulier; ici tout choque, vexe ou scandalise; on est surveillé, guetté, épluché sans pitié.

Tâche que mon costume soit bien... sans être cependant trop... tu me comprends...? Ça ne sera pas difficile, puisque je te donne

carte blanche. Donc, choisis, et envoie-moi bien vite quelque chose de ravissant!

Sur ce, cher petit frère, je t'embrasse et te remercie de tout mon cœur.

JANE.

XXXVIII

. . . . . .

Quand vous envoyez vos fils à Paris vous leur voulez dans la grande ville un protecteur plus ou moins puissant.

Il en résulte ce que décide le hasard. Les uns font une heureuse traversée, les autres sortent à peine du port : quoi qu'il en soit, ne dédaignez pas le protecteur, car rien n'est plus cruel que d'être seul dans cette foule ; seul pour la douleur, seul pour le plaisir.

Arrivé au terme de la vie, je suis venu habiter Paris en qualité de colonel de cuirassiers en retraite. J'ai quitté mon village, il y a un demi-siècle et je n'y connais plus ni maisons, ni habitants. Les champs ont été transformés, et le chemin de fer sillonne la plaine autrefois silencieuse.

J'ai donc déserté les champs et dit adieu au clocher de mon village. Le service militaire m'avait conduit en Espagne aux beaux jours de la jeunesse, ensuite en Afrique, en Belgique, à Rome, au Mexique et dans toutes les provinces de France. J'avais donc beaucoup vu. Lieutenant, capitaine, chef d'escadrons, colonel, je connaissais les hommes forts, les hommes de fer qui se font tuer pour la France depuis la Bérézina et Waterloo, jusqu'à Reichshoffen et Metz. Depuis plus de trente-cinq ans je me réveillais au bruit de l'acier frappant l'acier.

Le jour vint où l'on me dit que j'étais inutile et qu'il fallait partir.

Je n'avais plus de village, plus de cuirassiers, plus rien, pas même une mission.

Paris me promettait l'obscurité et je vins à Paris pour être libre. En province, l'épicier m'aurait disputé au notaire et le percepteur au juge de paix. Le vieux colonel aurait perdu son parfum de poudre à canon.

Me voilà donc à Paris, isolé dans la foule, allant, venant, inconnu de tous et ne connaissant personne. Sans être riche, je possédais une honnête aisance, qui me permettait de vivre largement.

Mais j'étais seul et pour la première fois. Autant mon existence avait été agitée, autant elle était calme. Le général ne me donnait plus d'ordres, les cuirassiers n'avaient plus à m'obéir; généraux et soldats passaient près de moi sans me connaître et moi-même, jetant

un coup d'œil sur le miroir, je ne revoyais plus mon image aux brillantes épaulettes, à la croix d'or sur la poitrine.

Je visitai les musées, les bibliothèques, les monuments; je cherchai à me distraire dans les théâtres; je cédai au charme des solennités académiques; je devins l'un des ardents auditeurs des conférences littéraires; je me hasardai même aux séances de la Chambre des députés et du Sénat; mais mon existence n'en était pas moins vide, parce que j'étais seul.

Le journalisme, qui m'étourdissait, augmenta mon malaise et je dus renoncer à la politique. J'avais trop d'expérience de la vie, je m'étais choqué à trop de passions humaines pour lire les romans tombés de plume de jeunes écoliers.

J'aurais pu aller dans le monde. Mes relations militaires me rendaient faciles des pré-

sentations honorables, mais après avoir vu de près les gens du monde, hors du monde et loin des salons, la comédie m'intéressait fort peu.

Un jour, traversant le pont des Saints-Pères, je vis sur le trottoir un mendiant, auquel des jambes très grêles et paralysées, ne permettaient pas de se tenir debout. Le corps lui-même n'avait pas le développement nécessaire; la tête seule respirait la vie, quoique les yeux fussent presque fermés à la lumière. Je regardai cet homme jeune encore, avec attention, et lui-même sembla me remarquer. J'avais déposé une pièce de monnaie dans le chapeau placé près de lui, et le pauvre avait incliné la tête en signe de reconnaissance.

Peu de jours après, je le retrouvai sur le boulevard Saint-Germain, près du cercle qui fait face à la Chambre des députés.

Dès qu'il me vit, son visage prit une expression de bonheur, et, quand j'eus déposé mon aumône, il dit à haute voix :

— Merci, mon colonel !

— Vous me connaissez donc ? — lui dis-je.

— Non, mais j'ai deviné que vous étiez colonel, et colonel de cavalerie.

Je passai un peu surpris. Nul autre que ce pauvre n'avait eu l'air de me connaître. Deux fois, trois fois, je le revis ; tantôt sur le pont des Saints-Pères, tantôt sur le boulevard Saint-Germain. Ce malheureux était comme attiré vers moi, il me disait lorsque je m'approchais de lui :

— Oh ! je vous aime bien, mon colonel !

Peu à peu je pris intérêt à cet homme, et bientôt je l'aimai aussi.

Des milliers de cavaliers superbes m'avaient nommé : *Mon colonel*, et maintenant, dans

Paris, au milieu d'un million d'hommes, il n'y avait qu'un pauvre infirme misérable qui me donnait ce nom.

J'avais fait du bien aux hommes et nul ne semblait s'en soucier, excepté le pauvre qui ne me devait rien.

Hors sa mendicité, qu'aurait-il fait? enfermé dans un hôpital, il serait mort, car les passants, le mouvement, l'intéressaient. Je ne cherchai donc pas à bouleverser son existence. J'allais à lui toutes les semaines au moins, et lui parlais quelques instants; je lui donnais un ou deux francs. Si le froid était rigoureux ou si la pluie tombait, je lui défendais de sortir en glissant dans sa main cinq ou six francs.

Il était né infirme et n'avait jamais fait un pas sur la terre. Il se souvenait vaguement d'une malheureuse femme qui était sa mère et qu'on avait emportée à l'hospice, d'où elle

n'était pas revenue. Dès l'âge de quatre ans, il avait mendié.

Un ouvrier, son voisin, le traînait chaque jour dans une charrette à bras aux stations qu'il avait adoptées. A la fin du jour, l'ouvrier venait le chercher.

Mon pauvre demeurait dans une ruelle près de Notre-Dame. La maison qu'il habitait servait d'asile à des mendiants.

Je pris soin de ses vêtements, je lui fournis un lit et du linge. Pendant un hiver rigoureux, je lui fis donner les soins d'un médecin ; je pourvus à sa nourriture.

Il était reconnaissant, mais sans démonstration. Souvent il refusait ce que je lui donnais et m'indiquait un pauvre plus pauvre que lui.

Le sentiment qu'il éprouvait pour moi tenait le milieu entre l'admiration et l'adoration. Dès qu'il m'apercevait, sa tête s'illu-

minait, un tremblement nerveux agitait tout son être, et il murmurait :

— Mon colonel, mon bon colonel !

Le jour où je lui ai donné un manteau, sa tête est tombée dans ses mains et il a sangloté longtemps.

Jusqu'alors, le malheureux avait ignoré que le bonheur a aussi ses larmes.

En causant avec mon pauvre, je découvris, à ma grande surprise, qu'il ignorait son âge, et jusqu'à son nom. On le désignait par le mot : *Innocent.*

Il n'avait pas été baptisé et ne savait rien du catéchisme. Je fus épouvanté de voir une créature humaine, vivant au milieu de Paris, plus près de l'état sauvage que le nègre de la côte d'Afrique.

Une bonne sœur de charité entreprit son éducation religieuse, et il se montra docile. L'intelligence était lente, mais sûre. Il com-

prenait et retenait. Bientôt il se fit transporter à l'église, fit sa première communion et se montra extrêmement fier d'occuper une place au milieu de ceux qui l'appelaient *frère*. Un vicaire de sa paroisse lui donna de petites leçons sur des sujets religieux ou moraux. Il sut ce qu'était le monde, la société, les gouvernements humains et les lois. Fut-il plus heureux? je ne sais, mais il s'éleva au-dessus de la terre.

Sa reconnaissance envers *son colonel* est de plus en plus vive.

Mon pauvre a pris une grande place dans mon existence. J'ai d'abord songé à soulager sa misère, puis j'ai pensé à son âme.

Dans ce grand Paris habité par la science, par les arts, par l'éloquence, par l'esprit, par la beauté, mon pauvre est le dernier. Il mourra sans faire un vide, mais il n'en sera

pas moins passé dans le monde tout comme Alexandre, César et Napoléon.

Au jugement dernier, lorsque Dieu me rappellera mes fautes et mes crimes, lorsqu'il sera prêt à prononcer ma condamnation, mes vieux cuirassiers garderont le silence, assez embarrassés de leur propre affaire. Alors, une voix s'élèvera peut-être pour implorer en ma faveur la miséricorde divine. Ce sera la voix de mon pauvre qui criera :

— Pitié, mon Dieu, pour mon colonel !

. . . . . .

XXXIX

Théâtre de la Gaîté.

Monsieur,

Je consens à monter votre pièce à mon théâtre, à condition que M. Gondinet veuille bien se charger de faire les quelques changements que je juge indispensables.

Recevez, Monsieur, mes salutations empressées,

X...

XL

Paris, jeudi.

Chère cousine, je suis enfin à Paris et ne puis que te plaindre de vivre en province dans l'atmosphère si lourd auqu'elle mon père m'a arraché. Ce bon père a voulu que sa fille pût briller et nous avons ensemble franchi les murs de Paris, pour nous désaltérer dans la capitale aux sources de la sience. Je vais, chaque jour, suivre dix à douze cours publics; mon père m'y conduit et

m'attend à la porte. Le soir, je lui fais la leçon et il ne rougi pas de s'instruire, à son âge, sous la direction de sa fille.

Le matin je vais à mon cours d'histoire naturelle; à midi je me rend chez le professeur des sciences historiques et chronologiques; une heure après je suis chez le professeur de l'histoire des révolutions éprouvées par notre globe, y compris les monuments zoologiques que les peuples avaient construit... Les mathématiques viennent ensuite et m'intéresse d'autant plus vivement que les mathématiques marche seules, et quelque soit la carrière qu'elles aient à parcourir, elles arrive au but par leurs propres forces.

Je m'arrête une heure aux siences physiques et je me rends conte de leurs citations avec la chimie et les mathématiques.

Les cours de politique et de morale m'intéresse extrêmement. La morale dérive de la

nature de l'homme et de ses facultés. Elle est donc imuable. La politique, au contraire, adopte des principes qui ne sont pas uniformes. Je ne sais vraiment si je n'aime pas autant Machiavel que Platon.

Les siences phisiologiques ne sont professées que les mardi et vendredi, et les siences purement spéculatives les lundi et jeudi. L'astronomie nous prend les soirées des mercredis et des samedis de neuf heures à minuit. L'année prochaine, je suivrai les cours d'optique, d'acoustique et de mécanique ; j'aurai terminé la géométrie descriptive.

Croirais-tu, ma chère cousine, que, pour tant de sience, mon père et moi soyons condamnés à une foule de privations. Ce travail est improductif et nous attire les colères de toute la famille. On me reproche de ne savoir ni coudre, ni veiller aux soins d'une maison ; sans doute un fil et une aiguille

ont leurs moments d'utilité, et un poulet rôti à point peut avoir son charme; mais la sience seule me permettra d'élever de jeunes princesses pour le monde et peut-être l'une d'elles pour le trône. Je me vois déjà dans quelque palais, assistant aux fêtes de la cour près de mes élèves; j'entends les savants écouter mes réponses; et pourquoi quelque jeune seigneur, ami de la sience, ne s'arrêterait-il pas un jour devant moi pour m'offrir sa main?

Mon oncle Bertrand est bien cruel, lui, simple mercier, de me rappeler sans cesse que ma grand'mère ne savait ni lire ni écrire, et que ma famille entière n'en sait guerre plus. Le président de notre tribunal a osé me dire:

— Mademoiselle, lorsqu'une femme sait faire un lit et une omelette, c'est assez!

Et l'oncle Bertrand a répété :

— Malheur au foyer où la femme est plus instruite que le mari !

Eh bien, ils auront beau faire, je veux, comme M. Thiers, retourner à mes chères études.

L'ignorence était permise autrefois (j'ai oublié l'époque), elle ne l'est plus aujourd'hui.

J'ai encore beaucoup à apprendre : la musique, la législation, le dessin, quelques éléments d'architecture, des notions d'agriculture, les principes généraux d'anatomie comparée; l'hygienne, un peu de grec et de latin pour les racines, la littérature étrangère. Je chercherai ensuite à composer un drame ou un roman, que je signerai *Yorik*.

L'oncle Bertrand est impitoyable. Il racontait, il y a peu de jours, que l'empereur Napoléon III demandait à M. Auber :

— Monsieur, aimez-vous les bas bleus?

— Peu m'importe la couleur du bas, répondit le vénérable vieillard, si la jambe est bien faite.

Peut-on descendre à de semblables détails? Mais l'oncle Bertrand soutient toujours que la science est le domaine de l'homme et que la femme doit seulement soigner ses enfants, les élever dignement et charmer son foyer.

Ce bon homme trouve un certain piquant dans une faute d'ortographe, tombée de la plume d'une femme.

Avec de telles gens, on ne peut même pas prononcer le mot émencipation, et cependant nous y alons à grands pas.

Dans vingt ans, les hommes, après des études somaires, seront livrés aux métiers, ou bien exerceront des professions qui absorberont tout leur temps, tandis que les femmes, plus instruites que leurs maris, les gouverneront. Alors nous aurons des salons

et des conversations; on reverra madame de Maintenon et madame de Staël, et d'autres encore!

Cette spirituelle madame de Staël, qui s'est avisée de demander un jour à Napoléon :

— Sire, quelle est la femme la plus admirée de Votre Majesté?

— Celle qui a le plus d'enfants, répondit le soudard couronné.

Adieu, ma chère cousine, amuse-toi, puisque c'est ton lot; moi je travaille.

CLÉLIE.

XLI

Paris, jeudi.

Monsieur,

Il nous est de toute impossibilité de fournir pour 300 francs les fleurs nécessaires à l'ornement de l'Élysée; nous regrettons de ne pouvoir satisfaire M. le Président, et, nous vous offrons, Monsieur, nos respectueux hommages.

Pour messieurs LAINVILLE et CLUSET,

JORAN.

XLII

Monsieur l'abbé, vos lumières seraient fort utiles aujourd'hui pour me faire comprendre ce qu'est le diable dans l'esprit des croyants.

J'ai vu, en Italie, des personnages fort religieux, sinon fort éclairés, mêler d'une singulière façon l'amour de Dieu et la peur du diable. S'ils ne prient pas le diable de les épargner, ils n'en tremblent pas moins en songeant à ses pieds fourchus et à son front cornu. Ils se sauvent devant le diable et

n'osent le combattre, même en se réfugiant derrière la prière.

En certains pays de France, de vieilles légendes nous redisent que le diable est maître absolu de bergers, de sorciers et de juifs qui sentent le fagot. Ces gens traversent l'air plus rapidement que l'oiseau; ils vont, en compagnie du diable, dans des mondes inconnus et reviennent sur la terre se mêler à la foule. J'ai même connu un avocat de la ville de Brest, qu'un berger soutenu par le diable avait emporté à Bordeaux et jeté dans un bois, pour lui prouver l'existence du diable.

L'étude et la raison me disent que la vie de l'homme est un combat continuel du bien contre le mal qui domine sur la terre. Mais *où* est la source du mal?

Dans tous les cas, il faut remonter à notre premier père pour retrouver cette source, qui

est dans le serpent tentateur d'Ève au paradis terrestre.

A l'époque ou Jésus parut parmi les Juifs, les croyances au pouvoir de Satan étaient répandues, comme nous le voyons dans l'Évangile selon saint Mathieu, où le diable s'efforce de séduire le Christ. Cependant, on peut remarquer que, dans les évangiles, il n'est pas question de la révolte des mauvais anges et de leur chute.

Les professeurs de nos collèges nous parlent du *Démon de Socrate.* Ce démon devait être quelque peu parent de la nymphe Égérie qui, d'après les Romains, avait dicté au roi Numa Pompilius ses lois si sages et ses admirables institutions.

Le roi Numa et le philosophe Socrate comprirent que tout peuple sourd à la voix de ses amis, écoute volontiers les charlatans, et que, pour bien servir ce peuple, il faut le tromper.

Satan est le nom du diable, du démon; il est le chef des lutins, des fées, des gnomes, des mauvais génies, des farfadets et autres petits diables qui vivent avec les hommes sans leur nuire. Il n'y a qu'un seul *Satan*, être malfaisant, dont la forme est moins connue que ses attributs. Au reste, il a le don de changer de forme et de physionomie. Les anciens le nomment Lucifer (*lucem ferens*), le porteur de lumière.

Il est impossible d'admettre l'existence des *possédés* sans reconnaître Satan et sa puissance. Le diable possédait un homme. Le possédé se nommait *énergumène*. Les pères des quatre premiers siècles attestent que les exorcismes chrétiens chassaient les démons du corps des possédés; saint Paulin, dans la *Vie de saint Félix de Nole*, atteste avoir vu de ses yeux un énergumène marcher contre la voûte d'une église la tête en bas, sans que ses

habits fussent dérangés, et la guérison de ce malheureux s'opérer ensuite au tombeau de saint Félix. « J'ai vu, dit Sulpice Sévère, un possédé élevé en l'air, les bras tendus, à l'approche des reliques de saint Martin. » Fernel, médecin de Henri II, et le protestant Ambroise Paré affirment que, de leur temps, un possédé parlait grec et latin sans avoir jamais appris ces deux langues.

L'*exorcisme* était une conjuration, une prière à Dieu, un commandement fait au démon de sortir du corps d'un possédé. Cette cérémonie était la conséquence du dogme de la démonologie. C'est donc d'après l'autorité même des apôtres, que l'emploi des exorcismes s'est établi et a prévalu.

Leibniz, quoique protestant, reconnaît que l'Église a pratiqué de tout temps les exorcismes et qu'il n'y trouve rien d'opposé à la raison.

Des actes de cruauté furent commis contre certains personnages accusés d'être possédés par le diable. L'histoire d'Urbain Grandier et des Ursulines de Loudun prouve qu'au milieu du XVIIe siècle, les vengeances politiques pouvaient jeter sur le bûcher un homme qui n'avait aucun rapport avec le diable.

Mais enfin, monsieur l'abbé, il n'en est pas moins vrai que nos pères ont reconnu la présence du diable dans notre société humaine. Si le diable s'emparait ouvertement d'un personnage quelconque, on le délogeait, dût-on brûler le personnage.

A notre époque, on fait peu d'exorcismes sur les hommes. Cependant l'évêque dit encore au jeune clerc tonsuré, en lui présentant le livre des exorcismes :

— Recevez et apprenez ce livre, et ayez ce pouvoir d'imposer les mains aux énergumènes, soit baptisés, soit catéchumènes!!

Le diable devient-il indifférent aux conquêtes humaines? Ou bien les sociétés résistent-elles plus vigoureusement? Éclairez-moi à ce sujet, je vous en prie?

Une autre supposition nous serait-elle permise? Pourrions-nous penser qu'une foule de citoyens sont possédés du diable, sans que nous le sachions?

Comment expliquer autrement ces subites transformations de pauvres diables imbéciles en libres penseurs? ces désertions d'un camp dans l'autre? ces défaillances devant le danger quel qu'il soit? et tous ces spectacles honteux qui se jouent devant nous?

Ah! monsieur l'abbé, si nous sommes tous plus ou moins énergumènes, hâtez-vous de nous exorciser. . . . . .

. . . . . .

LXIII

Paris, mardi.

J'ai été stupéfaite en recevant votre lettre datée de Bade, cher Monsieur!... Bade au mois de février!... Comme vous êtes bien toujours le même.... Vous cachant de vos amis, quand vous voulez travailler.... Enfin, je suis très contente que vous ayiez *cru* mes *impressions* utiles à un chapitre de votre roman, cela vous a forcé à nous donner de vos nouvelles.

Savez-vous que c'est très embarrassant, ce que vous me demandez là?

« Quelles sont, dites-vous, les impressions, sensations, ou appréciations des femmes, lorsqu'elles assistent à une de ces affaires de Cour d'assises, qui passionnent tout Paris? »

Mais, cher Monsieur, elles sont diverses, ces impressions! selon le caractère, l'âge, ou le tempérament du *sujet!* Ensuite, si, comme vous le dites, je suis observatrice *sans avoir l'air*, je n'ai jamais eu l'occasion de résumer mes observations *par écrit*, et cette perspective m'intimide beaucoup, étant donné surtout que c'est vous qui lirez ce résumé.

Et puis, on croirait vraiment que je suis une *habituée* de la Cour d'assises!... Pourquoi donc vous adressez-vous à moi?...

Je commence (avec appréhension)!

L'affaire X... est celle qui a, je crois, passionné au plus haut point la curiosité pari-

sienne; c'est d'ailleurs *la seule* à laquelle j'aie jamais assisté. Le tout-Paris *féminin* surtout, était avide d'entrevoir cette femme trop violemment exaltée, il est vrai, mais parfaitement honnête et sympathique, en dépit de toutes les calomnies qui cherchaient à l'atteindre.

Ce jour-là, le public de la cour d'assises était en majorité composé de femmes; quelques femmes du monde, fourvoyées au milieu de cette cohue, et des nuées de femmes qui ne sont pas du monde, et, pour ce, tiennent à saisir toutes les occasions de se frotter à lui.

Çà et là, de petites bourgeoises également fourvoyées, mais véritablement *empoignées* celles-là, écoutant fiévreusement les débats et regardant, avec une admiration mêlée d'horreur, cette jeune femme qui leur ressemble si peu qu'elle leur paraît un être étrange,

indéfinissable, appartenant à un sexe différent du leur.

Que les moralistes austères, les gens de jugement et d'esprit sain, les craintifs, à qui cette nouvelle école à base de revolver fait froid dans le dos, blâment hautement madame X..., rien de mieux; mais les femmes apprécient autrement ces graves questions, et les jugent de bien des façons, selon qu'elles les comprennent avec leur esprit, leur tête, leur éducation, ou leur cœur.

La vraie femme, (si par hasard il en est une égarée à la cour d'assises), trouve en elle des trésors d'indulgence; elle absout l'accusée et plaint la victime. Elle comprend que cette mère de famille outragée, calomniée, en butte aux plus odieuses manœuvres, ait éprouvé un impérieux désir de se venger de celui, — qu'à tort ou à raison, — elle considérait comme l'auteur de ses tortures mo-

rales. Elle sait que l'âme la plus haute et la meilleure devient, ainsi persécutée, accessible à la haine et à la fureur ; et puis, elle pense à ce que cette femme tendrement aimée, cette mère adorée, a dû souffrir pendant ce long mois de réclusion, et elle trouve que déjà la punition est assez forte ; elle souhaite de tous ses vœux l'acquittement, qui lui paraît certain, et c'est avec un mouvement de joie sincère qu'elle entend prononcer le verdict. Et pourtant elle songe tristement à ce malheureux, dont la lente et atroce agonie s'est prolongée pendant d'interminables jours, tandis qu'il luttait désespérément, se raccrochant de toutes ses forces à la vie. Et quelle vie ?... toute de misère, de privations et de honte ; la seule qu'il connût et qu'il trouvait bonne malgré tout.

Aux yeux de la *vraie femme*, qu'elle soit duchesse ou blanchisseuse, tout être

qui souffre est digne d'intérêt et de pitié.

La mondaine vient à l'audience pour plusieurs raisons, toutes excellentes sans doute, mais absolument étrangères à la cause en elle-même.

1° Parce que on y vient en bande, et que ses principaux adorateurs seront là, l'escortant, ne bougeant pas de son sillage, au grand déplaisir de mesdames de X..., de Y... et de Z... qui seront certainement moins entourées qu'elle.

2° Pour montrer qu'elle peut, en se levant de bonne heure, être aussi fraîche, aussi jolie, aussi reposée que les jours où elle se lève à midi; son plaisir est, bien entendu doublé, si elle s'aperçoit que ses bonnes amies supportent moins bien ces fatigues matinales, et affrontent moins avantageusement le jour cru que laissent passer les larges fenêtres du palais de justice.

3° Parce que, — *par le plus grand hasard*, — elle a précisément une adorable toilette, qu'elle n'a aucune occasion de mettre; un lainage anglais, drapé sur du velours à côtes; un rien, mais d'un réussi !... seulement, c'est d'une telle simplicité que, sans cette circonstance exceptionnelle, elle n'en aurait jamais eu l'emploi. (Inutile de dire que le costume a été commandé uniquement en vue de la Cour d'assises, et combiné avec un soin extrême). Il fallait une toilette pas trop voyante, mais pas foncée néanmoins; on lui a dit qu'elle aurait une place contre le banc des avocats, et elle veut se détacher en clair sur la masse sombre, formée par l'agglomération des robes.

4° Parce que *tout le monde y va!* et qu'il faut bien pouvoir en parler. Ce sera l'événement de la semaine; on aurait l'air de sortir d'une armoire, si on avouait n'avoir pas assisté à l'*affaire X...*

L'installation de la mondaine est longue, compliquée et généralement bruyante, tout en restant à peu près correcte; mais elle aime à s'organiser, à s'étaler, à être à son aise; tant pis si les voisins grognent! Puis, l'installation terminée, elle cause avec ses amis de la pluie et du beau temps, grignote des marrons glacés et des fruits frappés, laisse tomber les petites pinces à bonbons sur les voisins de plus en plus mécontents, potine, papote, remue, trouve qu'on est en retard, et demande en riant si on ne va pas bientôt *frapper les trois coups*, à la profonde stupeur des spectateurs convaincus et respectueux de la justice. Lorsqu'un ami retardataire paraît, jetant sur le peloton de connaissance, un regard d'envie, on lui fait les signaux les plus expressifs pour l'engager à rejoindre; notez qu'on n'a pas la plus petite place à lui offrir, mais on trouverait

tout naturel de lui voir traverser la salle, en piétinant sur les spectateurs, déjà tassés.

Il est bien évident que, dans ces conditions particulières, la mondaine s'occupe fort peu d'analyser le cœur humain, et qu'elle se soucie encore moins de comprendre le mobile qui a fait agir l'accusée. Elle la regarde à peine, ne l'écoute pas du tout et choisit le moment où commence l'interrogatoire, pour flirter tout doucettement à voix basse avec un admirateur fervent, beaucoup plus préoccupé, *lui*, de connaître les mobiles auxquels elle serait disposée à obéir, *elle*, que ceux qui ont armé la main de madame X....

La fille, qu'on la nomme cocotte, demi-mondaine, horizontale, ou belle petite, est infiniment moins bienveillante dans ses jugements que la femme du monde. Elle blâme sévèrement l'accusée : « C'est une femme théâtrale, qui pose pour la galerie !...

C'est pour la galerie qu'elle a tué Z!... ce Z!... une canaille ignoble, du reste!... faisant un sale métier!... Et le père?... quel aplomb, hein?... oser avouer qu'on est le père d'un être pareil!... et demander l'argent de sa peau encore! C'est du joli! »

Celle qui parle ainsi, c'est la *belle petite bon enfant;* elle s'exprime en termes simples, vulgaires, mais elle a généralement le sens commun et se moque de tout son cœur de la *demi-mondaine de grande allure;* celle-ci pose pour la femme repentie ou impeccable; parle du bout des dents, et lance des phrases toutes faites (mais qui ne portent pas), sur « les plaies sociales, le devoir, la religion, les grands sentiments qu'on ne doit pas méconnaître, les convenances à sauvegarder, les tendresses infinies, les larmes de sang, les remords profonds, les douleurs immenses de la femme, le soin de son honneur, etc... »

et toutes les guitares cassées qu'une femme qui a lu à tort et à travers, en retenant à moitié ce qu'elle n'a pas compris du tout, peut placer sans crier gare, dans l'oreille d'un ahuri naïf ou gobeur, qui se dit en l'entendant débiter toutes ces banalités :

— Mâtin ! voilà une femme très littéraire !

Puis il y a la *cocotte tapageuse*. Elle fait son entrée, entourée de petits jeunes gens encore au biberon, qui croient d'un chic exquis de troubler l'audience : « Si le président pouvait donner l'ordre de les expulser ? Quel succès !... Et si un journal, un journal très lu, *le Figaro*, par exemple, faisait un article sur ce scandale ?... C'est là qu'elle serait lancée !... »

Mais la question qui occupe toutes les femmes appartenant au demi-monde, est celle-ci :

— Madame X... est-elle jolie ?...

Celles qui peuvent voir quelque chose de leur place dévisagent l'accusée; et elles ne pardonnent pas à cette belle personne son honnêteté. Elles se disent que si un Z... quelconque les calomniait (tout peut arriver), elles n'auraient pas comme madame X... le droit de se révolter, et que, si par malheur elles se faisaient justice à elles-mêmes, la condamnation serait certaine.

D'ailleurs, elles l'attendent, cette condamnation, elles l'espèrent; tout en parlant de l'accusée avec une sympathie affectée, elles souhaitent vivement la voir rentrer après l'audience à ce Saint-Lazare exécré, que beaucoup parmi elles connaissent... ou connaîtront peut-être un jour....

En somme, il n'est pas de bal, de première, de vernissage, ou de cours de M. Caro, qui mette en lumière les sensations féminines avec autant d'intensité que la cour d'assises.

Voilà, cher Monsieur, tout ce que j'ai cru voir dans les différentes attitudes des femmes qui assistaient au procès X...

Recevez, en même temps que cette longue *élucubration*, mes meilleures amitiés.

JURIEU-BRÉCY.

Amitiés aussi de Jacques, qui me charge de vous dire « qu'à la cour d'assises comme ailleurs, les femmes sont insupportables! » (!!!)

XLIV

Le commencement de cette lettre est illisible, la page a été détruite par l'eau.

. . . . . .

... Lorsque le monde finira, soit subitement par le choc de quelque planète, ou seulement par les abus des civilisations, Dieu fera comparaître devant lui les siècles écoulés et jugera chacun d'eux. L'homme disparaîtra sous l'immensité des événements. Au premier siècle après Jésus-Christ, on verra les Césars régner et Néron persécuter les pre-

miers chrétiens; puis on arrivera au moyen âge, Mahomet venant au VIIe, et Charlemagne au VIIIe; au XIIIe la voix du peuple se fera entendre; le XVe siècle brillera par ses découvertes et le XVIe par sa littérature; un grand siècle sera celui de Louis XIV, et le XVIIIe montrera bien des fautes à faire pardonner, mais aussi de beaux titres à faire valoir.

Enfin, on verra s'avancer le XIXe siècle. Je serais curieux, mon cher enfant, d'assister au jugement de Dieu sur cette époque. Ce siècle est le mien, j'ai presque son âge, j'étais jeune avec lui, et je le vois vieillir lorsque les forces m'abandonnent. Si je jette un regard en arrière, deux époques m'attirent : les grands coups d'épée de l'empire, et les veilles studieuses de la Restauration.

Nous, enfants de ce XIXe siècle, connaissions à peine nos pères qui nous apparaissaient entre deux batailles et parlaient devant

nous de vie aventureuse ; ils parlaient aussi de leurs amis les Desaix, les Kléber, les Lannes, les Murat, les Davout et de leur capitaine, le général Bonaparte. Ils n'étaient pas d'héroïques ignorants comme on l'a dit, car ils allaient volontiers des soldats aux savants. Après avoir serré la main du grenadier tombé sous la mitraille, ils s'asseyaient aux conseils entre Berthollet, Desgenettes, Larrey ou Monge ; de tout le sang versé par la révolution, pas une goutte n'avait rougi leurs fronts.

Vêtus de leur uniforme bleu, le plumet tricolore au chapeau, ils apparaissaient au foyer de la famille, revenant de Zurich, avec Masséna, d'Italie avec Lecourbe, ou de Hollande avec Brune. Le lendemain, ils remontaient à cheval, des noms inconnus frappaient nos oreilles : Marengo, Austerlitz !

Et nous grandissions au bruit des victoires,

n'ayant qu'une foi, la grandeur de la patrie.

Nous n'avions, il est vrai, d'autre respect que celui de sa force, et cependant peu à peu, jour par jour, nous comprenions vaguement que ce soldat de la France, qui laissait l'empreinte de ses pas en Égypte, en Italie, en Allemagne, en Espagne, était bien l'héritier de Charlemagne, de François Ier, d'Henri IV et de Louis XIV. Le dernier caporal de notre armée emportait, sans le savoir, au delà des frontières, les pensées de Sully, de Richelieu, de Mazarin. Ces grenadiers, ces caporaux, ces sergents, enfants des chaumières et des châteaux, comme leurs capitaines, personnifiaient la France comme elle ne l'a jamais été depuis par les assemblées politiques.

Cela est si vrai que l'orgueil de nos villages est d'avoir donné le jour à quelque grand soldat, Soult, Oudinot, Bessières. Le

paysan a conservé plus de souvenirs des gloires de l'empire que des libertés de la première Révolution. Napoléon Ier a laissé son image plus profondément gravée dans le cœur du peuple que dans l'intelligence de la bourgeoisie. C'est qu'il avait anobli le laboureur.

Vaincu par toutes les armées réunies de l'Europe, il disparut un jour. Le peuple français, les yeux tournés vers Saint-Hélène, ne vit dans son empereur qu'un martyr de l'étranger. Ce fut le malheur de la Restauration.

Elle cicatrisa toutes nos plaies, nous consola des malheurs de la patrie, et, respectée dans les conseils de l'Europe, rendit à la France, non ses conquêtes, mais sa dignité. L'empire avait eu ses belles institutions et ses hommes distingués. Ces guerriers se nommaient : Bernadotte, Ney, Davout, Soult, Marmont, Macdonald, Victor, Suchet, Masséna, Eugène, Kellermann; les ministres

étaient : Savary, Fourcroy, Maret, Fontanes, Molé, Montalivet, Gaudin, Mollien, Clarke, etc. On voyait dans les rangs du sénat : Siéyès, Berthollet, Lanjuinais, Chaptal, Barbé-Marbois, Boissy-d'Anglas, Garat, Monge, Barthélemy. La diplomatie était aux mains de Talleyrand, de Bignon, tandis que les jurisconsultes Cambacérès, Merlin (de Douai), Boulay (de la Meurthe), Portalis, élevaient un véritable monument.

Quoi qu'on en ait dit, les lettres et la philosophie n'étaient point dédaignées ; Chateaubriand, madame de Staël, Barante, Andrieux, Collin-d'Harleville, Duval, Volney, Fontanes, Cabanis, Destutt de Tracy, Royer-Collard représentaient l'état des esprits.

Jamais, sans doute, l'histoire ne présentera une jeunesse semblable à celle de la Restauration. Elle était née au bruit du canon, elle avait été élevée dans les lycées de l'empire, au

roulement des tambours. Au sortir du berceau elle prenait l'uniforme du soldat; elle connaissait les joies du triomphe, et les douleurs de la défaite ; elle était fille de la force.

Cette jeunesse ardente, studieuse, avait des admirations pour les girondins et pour les grenadiers de Waterloo; elle était patriote, mais d'un patriotisme singulier, où les noms de Mirabeau et du général Foy se rapprochaient ; où les chansons de Béranger se mêlaient aux leçons de M. Guizot ; où les vers de Lamartine et de Victor Hugo troublaient de leur harmonie la prose de M. Thiers, alors l'historien de la Révolution. Tous les esprits étaient en éveil dans cette jeunesse avide d'apprendre, de parler, d'écrire, d'agir.

Nous suivions des cours publics avec une sorte de passion curieuse ; nous prenions des notes et la nuit nous résumions ces leçons. Napoléon n'était pas à nos yeux l'homme du

18 Brumaire, lançant par les fenêtres la représentation nationale, mais l'enfant chéri de la Révolution, proclamant partout les idées de 1789. Tout jeune homme se disait *libéral*.

Cet enthousiasme de quinze ans s'éteignit peu à peu. Le sentiment des grandes et belles choses fut remplacé par un scepticisme quelque peu lâche. Le respect disparut de partout, le culte du drapeau s'effaça, on se prit à aimer l'argent, à honorer les cabotins et les cabotines, à lire de méchants livres, à écouter de pauvres orateurs politiques, à se courber devant l'ignorance. . . . . .

. . . . . .

Observation. — La fin de cette lettre est détruite comme le commencement. Mais il est impossible de douter qu'elle ne soit écrite par un vieillard morose à quelqu'un de ses petits-enfants.

LXV

Théâtre des Variétés.

Monsieur,

Votre pièce, que je viens de lire, est amusante; la donnée en est originale, mais on ne peut la jouer telle quelle.

Il faut la remanier de fond en comble. A votre place, je m'adresserais à Gondinet; s'il veut bien faire les retouches nécessaires, nous tenons un succès.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération.

X...

XLVI

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Je ne suis qu'un modeste boutiquier, confectionnant des parapluies et vendant des cannes dans le VIIe arrondissement de Paris. Tout le quartier connaît mon établissement et ma personne : *Jean-Pierre, de Saint-Flour*. De méchantes gens m'ont accusé

d'avarice tandis que je ne suis qu'économe, ayant en vue d'acheter au pays un lopin de terre, pour y passer ma vieillesse.

En mai dernier, j'eus le malheur de perdre la vieille mère. Elle avait à peine rendu son âme, que je vis entrer dans la boutique deux messieurs qui me proposèrent de se charger de tous les frais d'enterrement : le service serait opulent, carrosses et suite nombreuse, sans compter un discours sur les grandes vertus de la défunte qui avait élevé une nombreuse famille par son travail et donné à la France des fils savants et de braves défenseurs, tombés sur les champs de bataille. Je fis observer que j'étais le seul enfant de la maison, élevé gratuitement par les frères et que j'avais été exempt du service militaire comme fils unique de veuve.

Ces messieurs, qui me semblaient très charitables, haussèrent les épaules, et m'ap-

prirent qu'ils désiraient que ma vieille mère fût enterrée civilement. Je repoussai leur proposition avec colère et les congédiai poliment, car ils me faisaient peur.

La pauvre défunte eut les prières de l'Église en présence de quelques amis et pas un discours n'a été prononcé. Mais, depuis ce jour, on me traite de clérical, d'ennemi de nos institutions, et même d'*otage*. Si bien que je tremble au moindre bruit, et que la vue d'un gendarme me donne le frisson. Mes parapluies ont perdu leurs courbes si élégantes, et je travaille sans goût et sans courage; entendant prononcer à tout propos le mot *civil*, j'en suis épouvanté.

Pour m'éclairer, j'ai été consulter un habile avocat, mon client. J'ai appris de lui que ce qu'il nomme l'adjectif *civil*, s'entend de ce qui concerne les citoyens, est opposé à militaire, à ecclésiastique et à criminel. Il m'a

expliqué ce qu'étaient le *droit civil*, la *société civile*, les *autorités civiles*, et même le *courage civil*, dont il ne me croit pas généreusement pourvu. Ce qui le trompe!

Les explications de l'avocat sur les affaires civiles, les requêtes civiles, la mort civile, ne me faisaient pas comprendre le baptême civil, le mariage civil, l'enterrrement civil...

Un voisin, moins instruit que l'avocat, et qui avait assisté à la consultation, un Auvergnat, marchand de curiosités, me dit que, si l'adjectif *civil* est opposé à militaire et à ecclésiastique, c'est qu'il désigne ce qui s'éloigne de l'armée et de la religion, c'est-à-dire de la patrie et du Ciel.

Mon ami le marchand de curiosités est un homme politique, fréquentant les députés et jouant un rôle important dans les élections; il espère arriver au conseil municipal et même plus haut. La société politique dont il

fait partie, va proposer à la Chambre des députés de faire une armée civile, qui accomplirait des devoirs civils, d'après une législation civile, avec un dévouement civil. Pour cela faire, les régiments de toutes armes seraient commandés par des colonels civils, ayant sous leurs ordres un lieutenant-colonel militaire, chargé du métier proprement dit. Au-dessus du colonel civil, se trouverait le général de brigade militaire, dont l'autorité ne s'exercerait que sur l'instruction spéciale, les manœuvres et autres détails; enfin, au sommet de l'armée serait le général de division civil, dirigeant, imprimant la direction, tenant en bride le militaire.

La guerre venant, l'armée trouverait comme en 1870, des ingénieurs, des avocats, qui prouveraient que les traîneurs de sabre sont de pauvres sires.

Il est inutile d'ajouter que les ministres de

la guerre et de la marine seront des civils, et que des civils gouverneront nos colonies, commandant les troupes et les flottes.

Ce projet m'est communiqué par écrit, car, sans l'aide du marchand de bric-à-brac, je n'aurais su vous expliquer la chose.

Il m'a fait savoir qu'on avait inventé le duel civil à l'usage d'un certain monde. Un monsieur, soit à la tribune, soit dans un journal, en mécontente un autre, en le traitant de fripon ou de lâche ; celui-ci envoie à l'autre deux de ses amis. Ces amis se joignent à deux amis de l'insulteur. On discute longuement, car l'affaire s'est compliquée de réponses, et de réponses aux réponses. Les deux messieurs se sont renvoyé les accusations les plus infamantes.

On dresse un premier procès-verbal pour tracer les règles à suivre dans le combat. Il

importe avant tout de modérer l'ardeur de la lutte.

Les amis, au nombre de quatre, deux médecins munis de leurs trousses, vont avec les combattants dans un petit bois près de Paris. On met flamberge au vent, et l'on se tient à distance l'un de l'autre. L'extrémité des épées parvient à se rencontrer, mais les poitrines ne se rapprochent pas; une minute s'écoule, et l'un des amis, déclare que la première reprise est terminée. On se repose, et deux nouvelles reprises se passent en petits battements de l'extrémité des fers; enfin une voix émue s'élève :

— Je suis blessé ! mon sang coule !

En effet, l'un des deux messieurs a l'épiderme de l'index de la main droite enlevé, au milieu de la deuxième phalange.

— L'honneur est satisfait ! crie-t-on de toute part.

Les deux messieurs laissent tomber leurs armes, et l'un d'eux dit à l'autre :

— Mes lèvres avaient dépassé ma pensée, lorsque je vous ai traité de fripon ; je vous tiens pour l'homme le plus honorable... etc.

— Et moi donc, répond l'autre, c'est un adversaire politique que j'attaquais et non le député. Je sais et je proclame que vous êtes l'honneur, la gloire du département de ***, etc.

On se tend les mains, on se félicite, et les journaux du lendemain célèbrent le courage des deux messieurs.

Et voila pourquoi le duel civil est en grande faveur. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

XLVII

Paris, jeudi.

Monsieur,

Je ne puis me transporter à l'Élysée avec mon orchestre pour le prix que vous m'offrez. J'ai demandé 1000 francs. C'est ce que je reçois dans les cercles et les maisons particulières.

Recevez, Monsieur, l'expression de mes regrets.

BAZARITSKY.

XLVIII

Paris, jeudi.

Tu me demandes ce que je deviens, ma chère Hortense? Après avoir été amies intimes au couvent, nous nous sommes mariées presque en même temps; depuis lors, nous avons été séparées, mais les années n'ont pu affaiblir nos sentiments, et j'ai suivi ta vie.

J'épousais l'homme du monde le plus vanté, une sorte de Lauzun, qui, n'ayant point l'appui d'une Montespan, ou de made-

moiselle de Montpensier, ne connut jamais la cour d'un grand roi. Ses succès se bornèrent à briller dans les salons, à faire figure dans les coulisses des théâtres, et surtout à dominer dans les cercles.

Notre lune de miel fut de courte durée. Partis furtivement pour un pèlerinage en Italie, nous revenions quinze jours après, mon mari fatigué, disait-il, de tant de chef-d'œuvres à la fois. Une véritable nostalgie s'était emparée de lui. Paris lui manquait. Or Paris, pour lui, ce ne sont ni les musées, ni l'Institut, ni le Théâtre-Français, ni même la politique, mais deux cercles, les soupers à minuit, les courses et les caprices.

Se couchant lorsque paraît le jour, il se lève à midi, visite son écurie et va prendre au premier cercle une tasse de thé ; à quatre heures, il rentre pour s'habiller et repart afin de rendre des visites. Vers six heures, il

reparaît pour faire sa toilette de soirée; et se rend au second cercle, ou ailleurs.

Avec cela, le plus honnête homme du monde. Ennemi du jeu, des scandales, des malhonnêtes choses; il est plein d'égards pour sa femme, aime profondément ses enfants, administre sagement sa fortune, ne manque pas d'un certain esprit qui le place au-dessus de la moyenne des gens du monde

Un jour, il revint du cercle un ruban rouge à la boutonnière. Le soir il dit à quelques amis : *Services exceptionnels.* Peu de temps après, lorsque Sedan et Metz tombaient aux mains de l'ennemi, mon mari s'engageait, recevait deux blessures, était prisonnier en Allemagne et, très malade au retour, ne parlait jamais de sa belle conduite.

La nature l'avait fait bon, la civilisation l'a rendu sot. Fils de marquis, il a choisi pour

carrière le désœuvrement, comme les bourgeois se font un métier de la politique. Il a quitté sa maison, son foyer, sa femme et ses enfants, pour habiter le cercle, patrie des oisifs, des impuissants, et des invalides.

On ne saura jamais le mal causé par les cercles! Les femmes délaissées ont cessé de se plaindre, car les maris affirment que le cercle est entré dans nos mœurs et que tout homme qui se respecte en doit faire partie.

Lorsque je devenais la marquise de Bucède, tu devenais madame Tillet, femme de l'honorable vice-président du tribunal de M... Je t'avoue, ma chère Hortense, que la gravité de ton mari m'eût fait grand peur. Son visage, parfaitement rasé, posé sur l'éternelle cravate blanche, ses vêtements noirs, son pâle sourire, ses lunettes qui me rappelaient M. Thiers, tout cet ensemble magistral me glaçait. Il me sembla, lorsque j'assistai à ton mariage,

que le nouvel époux, au pied de l'autel, te présentait, non la bague, premier anneau de la chaîne qui vous unissait, mais les balances de la justice, avec le glaive, symbole de force ou de vengance; et ton avenir me parut plein de menaces.

Votre voyage de noces se prolongea. Vous étiez partis pour un mois, et l'absence dura plus du double.

J'ai su depuis que tu disais :

— Ce n'est que dans le tête-à-tête, et heure par heure, que l'homme apprend à porter le joug.

Au retour, ton mari reprit sa cravate blanche et ses allures sévères, mais il voulut se lancer dans le monde et faire partie d'un cercle. A force de cajoleries, tu fis remettre le projet au printemps, puis à l'automne, si bien que l'époux prit des habitudes sédentiares. Le logis lui plut. Bonne table, bon feu

et le reste ! Tu lui fis oublier le cercle, mais comme il importait de ne pas rompre avec toute les relations, tu entrepris les visites, d'abord en te plaignant.

Après dix-huit mois de labeur, ton œuvre était accomplie. Le mari gardait le logis avec bonheur. La femme sortait sans cesse.

Nous étions arrivées au même résultat, moi en lâchant la bride, toi en la raccourcissant ; je régnais au logis, tu régnais hors du logis. J'avais ouvert à mon mari les portes du cercle, tu les avais fermées au tien sous prétexte de moralité, de tendresse conjugale, que sais-je ?

Le cercle est donc nécessaire à la paix du ménage. C'est à la femme qu'il appartient d'apprécier, pour son mari et pour elle, l'utilité ou le danger de ce foyer public, à côté du foyer de famille.

Sans cercle, mon mari eût désolé ma mai-

son ; avec un cercle, ton mari eût déserté ton intérieur, en secouant la chaîne que tu couvrais de fleurs.

Ton habileté a surpassé la mienne, car j'ai su qu'un mois après ton mariage, ton mari, au cours d'une légère discussion, t'avait dit, la colère au front :

— Madame, vous avez entendu parler du cardinal de Richelieu, qui faisait tomber les têtes puissantes, lorsqu'elles résistaient ; sachez que Richelieu n'est pas mort, il est devant vous !

Ce bonhomme, devenu par ton bon plaisir premier président, est convaincu de ton profond respect pour sa personne, de sa supériorité intellectuelle et de l'honneur qu'il t'a fait en te donnant son nom.

Mon mari n'en pense ni plus ni moins sur le compte de sa femme.

Vois-tu, ma chère, les Lauzun et les Riche-

lieu de nos jours ne savent pas lire dans ce livre éternel, profond, écrit par Dieu ou par le diable, et qui a pour titre : *La Femme.*

A toi.

MATHILDE.

XLIX

Théâtre.. .. ...ais.....

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . Gondinet. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Recevez. . . . . ssion

. . . . . .

L

. . . . . .

En qualité de journaliste parisien, vous demandez à un modeste campagnard tel que moi, des détails sur les troubles survenus au village. C'est toujours l'histoire de la tempête dans un verre d'eau.

Le citoyen Poulaillon, marchand de bœufs, venait d'être élevé à la dignité de législateur. Il allait, d'après le caprice du suffrage de ses concitoyens, représenter à la Chambre des députés, le département du Lot-et-

Dordogne. D'habiles joueurs d'élections, profitant de la popularité de Poulaillon dans les foires et les marchés, avaient glissé son nom sur une liste impopulaire, de là mécontentement général. Poulaillon trahit le peuple! criaient les uns; Poulaillon ambitionne le pouvoir, disaient les autres. Le malheureux, porté en triomphe la veille, fut sifflé, bafoué, injurié, menacé d'être pendu. Il prit la fuite vers midi et revint à six heures, acclamé par les bouviers du canton, qui tombèrent à bras raccourcis sur les vainqueurs de la matinée. L'infortuné Poulaillon entreprit un discours : debout au balcon de la mairie, ombragé par le drapeau national, il lançait des phrases décousues, où les mots concorde, République, liberté, égalité, fraternité, peuple souverain, se combinaient, glissant les uns sur les autres, et se confondant si bien, qu'amis ou adversaires ne comprenaient absolument rien. Les

applaudissements ne furent que plus énergiques. L'accord se fit au cabaret prochain, où le nouveau député Poulaillon prononça un toast à la liberté absolue de la presse, au droit de réunion, à l'autorité, à la gendarmerie, à la force, à la paix, à la revanche, à l'Alsace, à la Lorraine, aux relations amicales avec l'Europe, à la grandeur de l'armée, au service militaire de trois ans, etc.

Des jeunes filles, vêtues, l'une de blanc, l'autre de bleu, et la troisième de rouge, posèrent sur le front chauve de Poulaillon des couronnes de laurier ; les pompiers, par l'organe de leur lieutenant, comparèrent Poulaillon à Mirabeau et au général Foy.

Désormais Poulaillon fera vendre ses bœufs par son fils et consacrera ses jours à la politique. Déjà les diverses fractions de la Chambre se disputent sa voix il est affilié à la ligue des patriotes, fréquente

assidûment les salons ministériels, parle peu et par monosyllabes, prend une attitude réservée, et passe pour vertueux et austère.

Nul ne sait quelles ambitions ont pu germer dans son cerveau. L'austérité pourrait le conduire à quelque haute présidence...

En attendant, lorsque par hasard il sommeille au coin de son feu, le soir d'une journée orageuse à la Chambre, Poulaillon se demande ce que c'est que la *politique*. Il est, à la vérité, *homme politique;* mais, dans le secret de sa conscience, il s'avoue qu'il ne sait rien au monde que le commerce des bestiaux et du bœuf en particulier.

Pour faciliter sa correspondance, le député a pris un jeune secrétaire, licencié en droit, quelque peu homme de lettres, journaliste au besoin, poète à ses heures, et riant sous cape de son patron, qui donne des au-

diences où l'austérité n'est pas de rigueur.

Poulaillon est l'artisan de sa fortune et c'est là son grand, son seul mérite. Tout enfant, il dut gagner son pain quotidien, et fut ainsi privé des bienfaits de l'instruction. Lire, écrire et compter furent toute sa rhétorique. Sous le rapport scientifique et artistique, Poulaillon n'est pas inférieur à la grande majorité de ses collègues en législation. Il a même sur eux l'avantage de posséder une spécialité.

Est-il aristocrate ou démocrate, impérialiste ou royaliste, autoritaire ou ultra libéral? Il n'en sait rien ! Les discours contraires prononcés à la tribune ont troublé sa raison. L'orateur qui parle le plus longtemps et de la voix la plus retentissante lui semble être dans le vrai.

Chargé par lui d'un petit travail, qui doit dit-il, réveiller ses idées, le secrétaire de

de Poulaillon a composé un mémoire sur la *politique* et sur l'*homme politique*.

— La *politique* est l'art des gouvernants, dit le secrétaire. Pour la bien connaître, il faut étudier Aristote, Platon, Machiavel, Hobbes, Fénelon, Montesquieu, et d'autres encore. L'*homme politique* s'est nommé jadis Alexandre, César, Auguste, Mahomet, Louis XI, Henri IV, Pierre-le-Grand, Frédéric II, Sully, Richelieu, Mazarin, Washington, Napoléon... Aujourd'hui, il se nomme Poulaillon. Il n'a pas imprimé aux peuples une impulsion plus ou moins bienfaisante; mais on l'a vu exercer la profession de sous-vétérinaire, ou de marchand de bœufs. Il a été proclamé homme politique, non par les acclamations des peuples étonnés, mais autour de l'urne, au sortir des clubs ou des cabarets, par des foules aveugles.

Après avoir lu ces noms d'Alexandre, de

César, de Mahomet, d'Henri IV, de Pierre-le-Grand, de Frédéric II, de Sully, maréchal de France, de Washington et de Napoléon, M. Poulaillon pense que les hommes politiques portaient généralement l'épée, lorsqu'ils ne brillaient pas, comme Richelieu et Mazarin, sous la robe du prêtre.

— N'importe, se dit-il, nous sommes en progrès, et nos hommes politiques feront la France plus grande, plus heureuse et plus riche que les anciens capitaines ou prélats.

. . . . . .

Au moment où j'allais cacheter cette lettre, je lis dans mon journal que le citoyen Poulaillon est nommé sous-secrétaire d'État. Une légère difficulté a retardé la publication du décret. Le gouvernement voudrait placer le nouveau sous-secrétaire à la tête de l'instruction publique et lui confier la direction des beaux-arts, tandis que le citoyen Pou-

laillon désire le département ministériel de la guerre ou celui de la marine et des colonies. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

LI

Paris, ce jeudi.

Mon cher papa, voulez-vous me permettre d'aller m'amuser à Vienne ou à Pétersbourg, pendant le temps que je devais passer à Paris ?

Vous m'avez dit, lorsque j'ai quitté Java :

— Je veux qu'avant de te marier, tu connaisses ce qu'on appelle la vie amusante; va passer deux ans à Paris. Je t'ouvre un crédit illimité. Pendant l'exposition de 1867, j'ai

dépensé un million et je ne me suis rien refusé.

Eh bien, cher papa, je ne me refuse rien non plus, et je crois que je connais à peu près la vie, mais pas la vie amusante ! Oh non !... je ne comprends vraiment pas votre enthousiasme pour Paris !... Après ça, c'est peut-être changé depuis 67, car je ne retrouve rien de ce que vous m'avez indiqué.

D'abord, j'ai voulu, comme vous me l'aviez recommandé, aller voir dès mon arrivée le comte de Haucastel, qui vous avait si bien reçu il y a vingt ans. A l'adresse que vous m'avez donnée, avenue des Champs-Élysées, n'habite pas le comte de Haucastel, mais le baron Damiette, riche banquier israélite, qui a acheté l'hôtel. Quant aux Haucastel, ils passent, m'a-t-on dit, presque toute l'année dans leurs terres en Poitou.

Vous m'aviez parlé de l'Opéra avec admi-

ration. C'était, selon vous, une corbeille de jolies femmes, où on entendait des artistes merveilleux. Moi, je ne vois pas souvent de jolies femmes et j'entends toujours des *doublures*, qui sont en réalité de premiers sujets, étant presque seules pour tenir les emplois. Et vous me recommandiez ma tenue ! Mais la salle est émaillée d'hommes en redingotes et de femmes en chapeaux. Et quelles redingotes ! Et quels chapeaux !

J'ai voulu aller saluer dans sa loge la marquise de Dourgar, à laquelle vous m'aviez directement annoncé. Je m'étais, dans la journée, présenté au boulevard Malesherbes, mais sans rencontrer la marquise, qui n'habite plus là. L'hôtel est occupé par le comte Jéroboham, un grand financier israélite. Je me souvenais qu'il y a deux ou trois ans, la marquise vous écrivait qu'à l'Opéra elle avait la loge n° ... Je me suis fait désigner cette

loge, où était une fort belle personne étincelante de diamants, (de vrais bouchons de carafe). Cette belle personne ne répondait guère à l'idée que, d'après vos descriptions, je me faisais de la marquise; mais enfin j'entrai résolument et je me nommai, lui racontant de mon mieux ma déconvenue du matin. Elle m'apprit alors qu'elle n'était pas la marquise de Dourgar, mais qu'elle était à présent titulaire de sa loge. Elle me força, d'ailleurs, à m'asseoir et finit par m'inviter à un bal costumé qu'elle donnait la semaine suivante. En retournant à ma place, j'ai demandé le nom de cette accueillante cascade de pierreries. C'est, m'a dit du Helder, la baronne Zabulon, dont le mari, Israélite de naissance et banquier de profession, possède, paraît-il, huit cent millions. La baronne a un hôtel splendide, et le bal auquel je suis allé est le plus beau que j'ai vu depuis mon arrivée

à Paris. J'ai reçu au cotillon un bibelot qui valait bien vingt-cinq louis; il m'a été offert par une ravissante petite duchesse, — car il faut vous dire que la crème du faubourg Saint-Germain était là. — Avant de m'en aller, j'ai posé le bibelot sur un meuble, bien en évidence. Il paraît que c'est une bêtise. Je devais l'emporter, ça se fait !

Au théâtre, j'ai vainement cherché à entendre *Orphée aux enfers*, *la Grande Duchesse* et toutes les joyeusetés dont vous m'avez si souvent parlé. Les pièces que je vois me paraissent plutôt ternes. Cependant, cher papa, je comprends toutes les finesses de la langue !

Vous m'aviez dit aussi qu'en 67, vous consacriez vos matinées à lire tous les journaux; vous me recommandiez de faire de même : c'est un peu long, un peu astreignant, disiez-vous, mais on se met ainsi au courant de

bien des choses. J'ai suivi votre conseil et, le soir de mon arrivée à l'Hôtel Continental j'ai dit au garçon :

— Vous me donnerez demain matin tous les journaux qui paraissent.

— Tous ??? Monsieur ?...

— Oui, tous !

Il m'a regardé d'un air ahuri. Je n'ai compris pourquoi que le lendemain, lorsqu'il est entré dans ma chambre traînant une espèce de ballot, où étaient renfermés les *quatre cent soixante-deux* journaux qui paraissent chaque jour à Paris.

Vous m'aviez aussi parlé avec admiration des pieds des Parisiennes, de leurs hauts talons Louis XV, de la cambrure extravagante du cou de pied, des coquets souliers, etc... Ah ! quelle déception ! Les femmes portent des chaussures ignobles et elles ont d'affreux pieds plats. Une cocodette étrangère,

fixée à Paris, a dit-on opéré cette transformation. La dame, idéalement jolie d'ailleurs, mais dont les pieds ressemblent à des soles, a la première porté ces chaussures que les Parisiennes se sont empressées d'adopter; de cette façon, si ses pieds ne sont pas devenus jolis, elle a du moins la joie de voir que tous les autres sont devenus laids.

Et les femmes, papa!... Quel changement aussi! Vous me les dépeigniez coquettes, gracieuses, ignorantes, gaies, gourmandes, frivoles, adorables enfin!... Ah! bien oui!... les femmes représentent aujourd'hui le côté pratique et sérieux de la société parisienne. Elles font des affaires, jouent à la bourse, achètent des terrains, bâtissent des maisons de rapport, aiment l'argent, non pour le dépenser, mais pour le faire valoir. Plus de soupers, de tapage, de loges payées cent louis un jour de première, d'attelages de prix, de

voitures somptueuses, de toilettes éclatantes. La fille d'aujourd'hui remplace les stations chez la couturière et la modiste par les visites à son avoué et à son notaire. Elle cherche à s'entourer de gens sérieux, pratiques comme elle, qui soient à même de lui donner de bons conseils. Vers quarante ans, elle se retire du commerce à proprement parler, reprend son nom véritable, s'adonne à un art quelconque, et riche, bien installée, tranquille pour l'avenir largement assuré, se permet son premier caprice. Ce premier caprice est le plus souvent un beau garçon peu scrupuleux, limoneuse épave de l'océan parisien, qui accepte sans grimaces l'emploi offert et le titre y adhérant ; s'il est intelligent, il affiche une grande passion pour sa protectrice; s'il est habile, il se fait épouser.

Quant aux femmes du monde, elles s'occupent de politique, de science, de philo-

sophie, etc... enfin de tout ce qui ne regarde pas leur sexe. Elles ne flirtent qu'avec des princes héréditaires, ne causent qu'avec des académiciens, ne comprennent que les psychologues; elles se soucient peu de plaire et ne cherchent à séduire que dans un but utile. Donc, rien à faire pour moi non plus de ce côté.

Restaient les fêtes officielles. J'ai demandé une invitation pour la réception de l'Élysée; on m'a répondu que c'était très difficile à obtenir, mais qu'on tâcherait de m'en procurer une. J'ai attendu et, finalement, je n'ai rien reçu; mais un crieur de bookmaker a bien voulu me céder pour un louis son invitation, et j'ai assisté à la fête de la Présidence.

Voyez-vous, papa, les descriptions fantaisistes des journaux réactionnaires sont encore très au-dessous de la vérité; pas de toilettes, pas de jolies femmes, pas de gaieté, pas de tenue non plus. Les robes de soie noire do-

minent, et l'air est imprégné d'une odeur de benzine, exhalée par les gants et les habits nettoyés. Dans ce cadre inélégant circulent les mines renfrognées du corps diplomatique qui aimerait mieux être ailleurs, et les visages inquiets des gens d'affaires qui prévoient la faillite.

Le commerce parisien est découragé et exaspéré; il ne veut plus de cette République qu'il acclamait il y a quinze ans. Avec elle, Paris a sombré peu à peu. Plus de fêtes, plus de luxe, plus d'étrangers, plus d'argent!

Répondez-moi vite, papa, que vous me permettez d'aller m'amuser ailleurs, autrement j'aime encore mieux retourner tout de suite à Java.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

FRÉDÉRIC.

LII

Th. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . dinet . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

TABLE

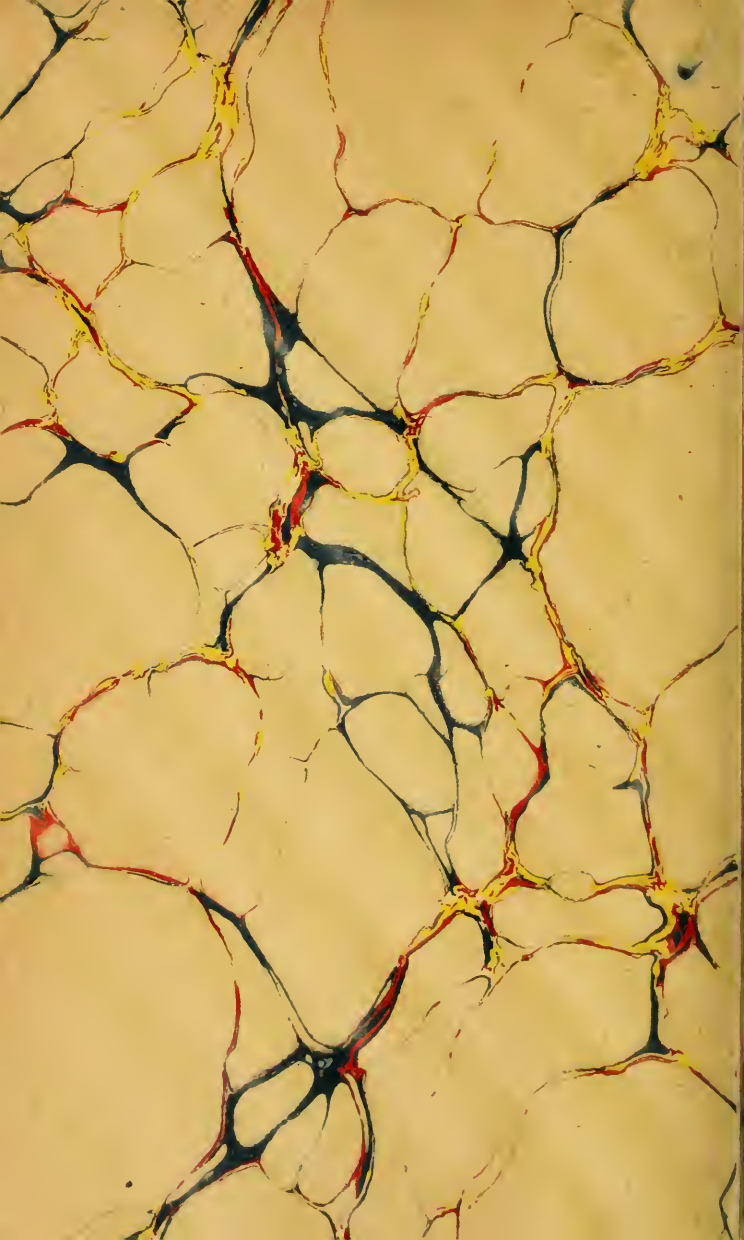
PRÉFACE

I. — Promenade militaire..... 1
II. — A un jeune auteur..... 4
III. — Lettre d'un assassin au parquet..... 6
IV. — A l'organisateur des fêtes..... 9
V. — La Réclame..... 10
VI. — Lettre de Paulette..... 13
VII. — Mon ancien régiment..... 28
VIII. — A un jeune auteur..... 34
IX. — Lettre d'une femme..... 36
X. — Lettre d'un mari..... 38
XI. — La Ligue des Patriotes..... 40
XII. — Confidence..... 43
XIII. — A l'organisateur des fêtes..... 59
XIV. — Deux grands-pères..... 61
XV. — A un jeune auteur..... 67

XVI. — Au duc de Chartres..... 68
XVII. — Les Crimes..... 71
XVIII. — A l'organisateur des fêtes..... 78
XIX. — Lettre d'un prussien..... 80
XX. — Le Régent..... 88
XXI. — A un jeune auteur..... 90
XXII. — Reconnaissance..... 91
XXIII. — Lettre d'une jeune fille qui se marie.. 97
XXIV. — Lettre du monsieur qu'elle épouse.... 111
XXV. — Sur le Tonkin..... 117
XXVI. — A l'organisateur des fêtes..... 119
XXVII. — L'enterrement..... 120
XXVIII. — A un jeune auteur..... 124
XXIX. — Bob à maman..... 125
XXX. — Anniversaire..... 131
XXXI. — A l'organisateur des fêtes..... 136
XXXII. — Lettre d'un abonné..... 138
XXXIII. — L'omnibus..... 141
XXXIV. — A deux jeunes auteurs..... 149
XXXV. — Écolier..... 150
XXXVI. — A l'organisateur des fêtes..... 155
XXXVII. — Carte blanche..... 157
XXXVIII. — Mon pauvre..... 162
XXXIX. — A un jeune auteur..... 173
XL. — La Jeune fille..... 174
XLI. — A l'organisateur des fêtes..... 181
XLII. — Le Diable..... 182
XLIII. — A la cour d'assises..... 189
XLIV. — Le siècle..... 202
XLV. — A un jeune auteur..... 211
XLVI. — Civil..... 212
XLVII. — A l'organisateur des fêtes..... 220

XLVIII. — Le Cercle..... 221
XLIX. — A un jeune auteur..... 229
L. — L'homme politique..... 230
LI. — Lettre d'un Javanais..... 238
LII. — A un jeune auteur..... 248

BOURLOTON. — Imprimeries réunies, B.



PQ
2347
M6S3

Martel de Janville, Sibylle
Gabrielle Marie Antoinette
Sac à papier

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY